Illinois U Library

NUMÉRO 178

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Paul Annette

Pierre Paul Annette

Annette Pierre Paul

1 PAUL. — *Tu vas garder ça aux pieds?* (ACTE I.)

2 PIERRE. — *Je ne me suis pas trompé de jour non?* (ACTE I.)

3 ANNETTE. — *Qu'est-ce que tu fais, Paul, tu es fou?* (ACTE I.)

4 PIERRE. — *Je vais aller me coucher dans mon petit dodo, tout blanc!* (ACTE I.)

5 PAUL. — *Pour une nuit!* (ACTE I.)

Paul Annette Pierre

Paul Annette

L'AMI DE LA FAMILLE

Comédie en quatre actes

de Jacques SOMMET

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris le 31 mars 1955 dans une mise en scène de Bernard BLIER, un décor de François GANEAU et avec la distribution suivante :

(PAR ORDRE D'ENTRÉE EN SCÈNE)

Paul . . . . . *Jean POIRET*
Annette . . . . . *Simone PARIS*
Pierre . . . . . *Michel SERRAULT*
Zézette . . . . . *Suzet MAÏS*

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1955 by Jacques SOMMET

Supplément au n° 423 de « France-Illustration—Le Monde Illustré »

ACTE PREMIER

Au lever du rideau, Paul est en scène.
Annette entre, venant de la cuisine; elle porte sur sa robe un petit tablier blanc.

ANNETTE. — Tu crois que le dîner lui plaira?

PAUL. — Il serait difficile!

ANNETTE. — Il est difficile.

PAUL. — Tu en parles comme d'une qualité.

ANNETTE. — Pour toi, c'est différent; il est normal que tu trouves tout bon pour me faire plaisir; et de toute façon, tu n'as aucun goût, je veux dire en ce qui concerne la nourriture, bien entendu.

PAUL. — Je trouve tout bon quand j'ai faim.

ANNETTE. — Vivement qu'il arrive; je comprends que tu sois affamé : aller regarder, toutes les cinq minutes, si la bouteille est toujours là, doit finir par vous ouvrir sérieusement l'appétit.

PAUL. — C'est pour toi que je m'impatiente; tu as tellement peur que le dîner ne soit trop cuit.

ANNETTE. — Qu'est-ce qui peut te faire croire une chose pareille?

PAUL. — Tu es fébrile.

ANNETTE. — Pour le moins! Je suis peut-être tout simplement énervée par tes allées et venues; je ne peux pas faire un pas sans te trouver dans mes jambes.

PAUL. — S'il y avait de la musique et qu'on danse, tu trouverais ça normal.

ANNETTE. — C'est drôle...

PAUL. — Eh bien, ris!

ANNETTE. — Je me réserve; je rirai tout à l'heure quand tu raconteras ce bon mot à ton ami Pierre.

Elle se dirige vers la cuisine en faisant claquer ses chaussures d'appartement.

PAUL. — Tu vas garder ça aux pieds?

ANNETTE. — Pourquoi non?

PAUL. — Ça claque quand tu marches, c'est agaçant, ça te donne une démarche sautillante.

ANNETTE. — Qu'est-ce que tu veux que je mette d'autre?

PAUL. — Tes chaussons.

ANNETTE. — Je ne vais tout de même pas me montrer en négligé.

PAUL. — Tes chaussons ne feraient pas plus négligé que des chaussures qui ne tiennent pas aux pieds, et puis, moi, je les aime bien tes petits chaussons. C'est une raison qui devrait suffire.

ANNETTE. — Je les mettrai pour toi tout seul, mon chéri, au lit même si ça peut te faire plaisir; tu ne pourras plus te plaindre que j'ai les pieds froids.

PAUL. — C'est drôle!

ANNETTE. — Eh bien, ris.

PAUL. — J'attendrai mon ami Pierre, nous en rirons ensemble. Qu'est-ce qu'il fabrique? Il n'a pas oublié, j'espère.

ANNETTE. — Tu penses... Il vient ici toutes les semaines à jour fixe, et il aurait oublié? Ce serait bien la première fois.

PAUL. — S'il était malade...

ANNETTE. — On n'a pas de maladie d'un seul coup.

PAUL. — Pourquoi?

ANNETTE. — Parce que ça me contrarierait.

PAUL. — Tu me rassures; ça me manquerait de ne pas le voir.

ANNETTE. — Moi aussi. De tous tes anciens amis, il est bien le seul que je puisse supporter.

PAUL, *il renifle*. — Je m'en serais douté; il y a longtemps que les autres sont sortis de mon existence, je les ai tous perdus de vue.

ANNETTE. — Ça n'est pas une grande perte. Mais Pierre, c'est différent : je l'aime bien.

PAUL. — C'est une chance. Pourtant, il n'aime pas ta sœur.

ANNETTE. — Et puis, cesse de te mettre tout le temps les doigts dans le nez.

PAUL. — Je ne me mets pas les doigts dans le nez, je me frotte le nez.

ANNETTE. — Oui, mais tu souffles en même temps.

PAUL. — Je ne souffle pas, j'essaie de respirer; tu sais bien que j'ai le nez qui se bouche sous l'effet de grandes contrariétés.

ANNETTE. — C'est agréable, ces explications techniques! Alors, tu es contrarié?

PAUL. — Pierre est en retard.

ANNETTE. — Il n'y a pas de quoi avoir le nez bouché, mon chéri! Si tu es malade, vois un docteur.

PAUL. — Ce serait disproportionné avec le fait de se toucher le nez.

ANNETTE. — Ah, tu vois! tu le touches!

PAUL. — Je ne le touche pas, je le gratte... ça me chatouille.

ANNETTE. — C'est bien ce que je disais : tu souffles. Moi, quand ça me chatouille, je souffle.

PAUL. — Tu vois! tu le fais aussi.

ANNETTE. — Pas en public, en tout cas.

PAUL. — En public?

ANNETTE. — Devant Zézette.

PAUL. — Ah! il y avait longtemps.

ANNETTE. — Quoi?

PAUL. — Qu'on n'avait pas parlé de ta sœur! Si mon nez la dérange...

ANNETTE. — Il ne la dérange pas. Il l'agace, comme moi d'ailleurs.

PAUL. — Si c'est la seule chose qui l'agace, elle est mieux partagée que moi.

ANNETTE. — Qu'est-ce que tu veux dire?

PAUL. — Rien. Pierre va arriver, je n'aurais pas le temps d'énumérer tout ce que je ne peux pas supporter chez ta sœur, nous serions encore là demain matin.

ANNETTE. — Si ma famille te dégoûte, il ne fallait pas m'épouser.

PAUL. — Je n'y faisais pas attention avant notre mariage.

ANNETTE. — Parce que tu m'aimais.

PAUL. — Et maintenant, je ne t'aime plus?

ANNETTE. — Plus autant.

PAUL. — Quand nous étions fiancés et que je me frottais le nez, ça te faisait rire.

ANNETTE. — Qu'est-ce que tu veux, mon chéri, je ne peux pas rire toute la journée.

PAUL. — C'est dommage, j'aime bien quand tu ris.

ANNETTE. — C'est vrai? Alors embrasse-moi dans le cou, ça me fait rire.

PAUL. — Pourquoi?

ANNETTE. — Parce que, quand tu me souffles dans le cou, ça me chatouille.

PAUL. — Mais tu n'aimes pas quand je souffle.

ANNETTE. — Non, mais j'aime bien quand c'est moi que ça chatouille.

Elle rit.

PAUL. — Bon, mais ne ris pas d'avance.

Il l'embrasse et ils rient tous les deux.

PIERRE, *qui vient d'entrer et les regarde.* — Je ne me suis pas trompé de jour, non?

PAUL. — Tiens! tu es là, toi?

ANNETTE. — Vous avez vu? Il essayait de m'embrasser dans le cou.

PIERRE. — J'ai vu...

ANNETTE, *toujours riant.* — J'ai horreur de ça... ça me chatouille... Comment êtes-vous entré?

PIERRE. — La clef était sur la porte, j'ai cru que c'était exprès. Excusez-moi... je vous ai dérangés.

PAUL. — Il n'y a pas de mal. Tu sais que, sauf imprévu, on s'embrasse tous les jours.

ANNETTE, *embrassant Pierre.* — Et on embrasse même les amis; enfin, moi... Bonjour!

PAUL, *serrant la main de Pierre.* — Comment tu vas, toi?

PIERRE. — Comme ça...

PAUL. — Comment, comme ça?... Oh! mais dis donc, je n'aime pas ce ton-là, moi. Tiens, on va boire un coup pour te remonter.

ANNETTE. — Vous avez fini votre numéro, tous les deux? Surtout ne changez rien au cérémonial habituel. Je vais chercher les verres.

Elle sort.

PAUL. — Installe-toi, mon vieux. On va se taper un petit porto des familles! Tu vas te sentir mieux tout de suite. Moi, je te trouve bonne mine, d'ailleurs, tu grossis... Tu n'as pas d'ennuis, au moins? Il paraît que le fait d'avoir des ennuis a quelquefois des répercussions sur les glandes et qu'on engraisse.

PIERRE. — Mais non... mais non...

ANNETTE, *entrant, elle a retiré son tablier.* — Voilà!... Fais le service, chéri. Je vous trouve une petite mine, Pierre; vous n'avez pas d'ennuis au moins?

PIERRE. — Mais non, mais non.

ANNETTE. — Vous avez maigri.

PAUL. — C'est malin, je viens de lui dire qu'il engraissait.

ANNETTE. — Je ne trouve pas.

Paul donne un verre à Pierre.

PIERRE. — Merci.

Paul a rempli un autre verre et se retourne pour le donner à sa femme. Au même moment, Pierre se détourne légèrement, cachant son verre un instant.

PAUL, *s'emparant du dernier verre.* — A ta santé, mon vieux!

PIERRE. — A la vôtre!

ANNETTE. — A vos amours!

PIERRE, *qui s'arrête, saisi, alors qu'il allait porter son verre à ses lèvres.* — Ah! ne dites pas ça! il n'y a plus d'amour!

ANNETTE. — Menteur! Si vous vous figurez que je vais vous croire! On sait de vos histoires. Paul ne me cache rien, vous savez, et comme vous lui racontez tout, à ce qu'il prétend du moins...

PAUL. — Voyons! voyons! un peu de discrétion.

PIERRE. — C'est toi qui en manques. D'ailleurs, qui peut se vanter de tout connaître d'un ami, si cher soit-il?

ANNETTE. — Moi qui croyais connaître tous vos secrets! Cachottier! C'est qu'il a l'air sérieux; on se demande toujours s'il dit vrai ou s'il plaisante. J'aimerais savoir ce qui se passe dans cette tête-là! Vous permettez? *(Avant qu'il n'ait le temps de réagir, elle s'empare du verre de Pierre.)* Je vais connaître vos pensées, vous serez bien attrapé!

PIERRE. — Non! n'y touchez pas!

ANNETTE. — Pourquoi? Elles sont tellement inavouables? Tranquillisez-vous, je ne les confierai à personne, pas même à Paul.

PIERRE. — Ne buvez pas dans ce verre!

ANNETTE. — Oh! mais il est sérieux!

Elle s'éloigne avec le verre. Pierre veut se précipiter sur elle. Paul l'en empêche.

PAUL, *criant.* — Dépêche-toi!... je le tiens!

PIERRE. — Annette!... ne faites pas ça! je vous en supplie... c'est dangereux!... Pour l'amour de Dieu, empêche-la de boire... c'est du poison!

PAUL. — Eh bien! tu es gentil pour notre porto. Farceur!

ANNETTE. — Mais... il est tout pâle!

PIERRE, *effondré.* — Du poison... ne buvez pas... c'est moi qui l'ai mis... pour moi...

ANNETTE. — Pierre, ne dites pas de choses pareilles, même pour plaisanter. Je n'aime pas ça. Tenez, le voilà votre verre; gardez vos pensées.

PAUL. — Qu'est-ce qu'il y a dans ce verre?

PIERRE. — Rien... Je plaisantais... rends-le-moi...

PAUL. — Pas si vite; tu as une façon de plaisanter, aujourd'hui qui ne te ressemble pas.

ANNETTE. — Mais, Paul, il pleure!... Qu'est-ce qui se passe, mon petit Pierrot?

PAUL, *ahuri.* — Oui, qu'est-ce qui se passe?

ANNETTE. — Qu'est-ce qu'il y a? On vous a fait de la peine? Dites... racontez-nous...

PIERRE. — Elle m'a quitté... brusquement... sans préparation... elle ne m'aimait plus et je ne me doutais de rien.

PAUL. — Ça n'est pas sérieux! Tu es sûr?... Rien n'est peut-être définitif? On ne prend pas une décision pareille aussi vite. Tout peut sans doute encore s'arranger.

PIERRE. — Puisque je te dis que non... J'en suis certain, tu penses... N'en parlons plus, voulez-vous? je ne pourrais pas le supporter.

PAUL. — Et tu ne disais rien, tu nous laissais plaisanter... Mon pauvre vieux!

PIERRE. — Ne m'appelle pas ton pauvre vieux.

ANNETTE. — Pierre... qu'est-ce qu'il y a dans ce verre? Vous ne vouliez tout de même pas sérieusement?... Répondez-moi. De toutes façons, je ne vous le rendrai pas. *(Elle reprend le verre des mains de Paul.)* Répondez, ou je bois...

PIERRE. — Je l'avais sur moi, je l'ai mis dans le verre pendant que vous aviez le dos tourné.

PAUL. — Ça n'est pas possible...

PIERRE. — Donne-le au chat, tu verras bien.

ANNETTE. — Ah non! pauvre petite bête!

PIERRE. — Ah! vous voyez que vous me croyez.

ANNETTE. — Ce n'est pas une raison pour tuer le chat.

PAUL. — De toutes façons, il n'aime pas le porto.

PIERRE. — Sale bête! Elle vous préoccupe plus que moi!

ANNETTE. — Comment pouvez-vous dire une chose pareille?

PAUL. — Si nous avions su...

PIERRE. — Qu'auriez-vous fait?

PAUL. — Tu ne t'imagines tout de même pas que nous t'aurions laissé commettre une pareille action!... Alors, tu voulais te tuer ici?... Et d'abord, pourquoi ici?

PIERRE. — Ben, vous m'aviez invité à dîner non?

PAUL. — Ça n'est pas une raison suffisante on ne mange pas mal à ce point-là chez nous

PIERRE. — Tout seul, je n'aurais jamais eu le courage... J'avais besoin de me sentir entouré d'affection, de chaleur humaine, de vie. Vous ne pouvez pas savoir ce que c'est que de se sentir seul dans un pareil moment.

PAUL. — Et il ne t'est pas venu à l'idée, au lieu de penser à mourir, de faire appel à notre affection, à notre dévouement; tu n'as pas pensé que notre amitié pouvait t'aider à vivre au contraire; tu doutais de nous à ce point-là

PIERRE. — Je ne voulais pas vous ennuyer avec mes histoires.

PAUL. — Tu en as de bonnes! Tu nous vois avec ton cadavre sur les bras, en train de nous demander ce qu'il y avait de mauvais dans notre porto?... Tu vois, tu n'y avais pas pensé à ça!

PIERRE. — Ne me fais pas de reproches. Tu m'attristes encore plus.

ANNETTE. — Paul vous en veut surtout d'avoir douté. Est-ce qu'on pense à mourir quand on a des amis comme nous?

PIERRE. — Vous dites ça parce que vous êtes encore sous le coup de l'émotion.

ANNETTE. — Pierre, vous êtes injuste. Est-ce que vous n'avez pas été toujours bien reçu ici?

PIERRE. — Vous ne pouvez pas comprendre vous ne connaissez pas la solitude, la morne la triste, l'horrible solitude dans un intérieur de garçon. Quand je me suis retrouvé tout seul entre mes quatre murs, j'ai compris que la vie n'était plus possible. Vous êtes heureux tous les deux, vous n'avez jamais de moment de doute, de découragement.

PAUL. — Oh! mais ne crois pas ça, mon vieux! Tu ne te rends pas compte parce que tout a l'air d'aller bien quand tu es là; nous sommes toujours si heureux de t'avoir; nous en parlions justement avant que tu n'arrives mais nous avons nos querelles, nous aussi. si, si, je t'assure. N'est-ce pas, chérie?

ANNETTE. — Mais bien sûr!

PAUL. — Nos disputes, nos brouilles, nos menaces de rupture...

PIERRE. — Pas sérieuses.

PAUL. — Pas sérieuses... pas sérieuses... A la longue, elles peuvent le devenir. Dis-lui, mon chéri, que notre ménage ne va pas toujours tout seul.

ANNETTE. — Mais naturellement, ce serait trop beau.

PIERRE. — Oui, mais vous n'avez jamais pensé au suicide, vous!

PAUL. — Pas encore, mais on ne sait jamais.

PIERRE. — Tu dis ça pour me faire plaisir! Et puis, quand vous vous êtes fait de la peine, que vous doutez l'un de l'autre, que vous envisagez de vous quitter, que vous êtes désespérés, vous pouvez en parler tous les deux le soir tranquillement. Moi, c'est fini, c'est bien fini.

PAUL. — Si c'est de parler de tes malheurs qui peut te faire du bien, tu sais pourtant que nous sommes là, que ce sera toujours un plaisir pour nous de t'écouter, de te consoler. Parle, confie-nous tes chagrins.

ANNETTE. — Mais oui, parlez, laissez-vous aller.

PIERRE. — Vous, vous dites ça par curiosité!

ANNETTE. — Mais non, pas le moins du monde! Vous n'avez pas confiance en nous? Vos confidences ne sortiront pas d'ici, vous savez.

PIERRE. — Je n'ai pas envie de parler.

ANNETTE. — Ça fait du bien de se confier.

PIERRE. — Oui, je ne dis pas, mais il y a temps pour tout. Il y a des moments où on a envie de raconter sa vie à un ami, de trouver une épaule compatissante... Seulement, c'est toujours dans ces moments-là qu'on n'a personne. On n'a pas forcément envie de se confier quand on en a l'occasion. Non, je vous dis, rien ne va jamais comme il faudrait; alors, pourquoi s'entêter?... Rendez-moi mon verre.

PAUL. — Tiens, bois. Après une émotion pareille, un petit verre ne te fera pas de mal.

ANNETTE. — Mais non, Paul! pas celui-là!

PAUL. — C'est vrai! j'oubliais...

PIERRE. — Tu vois, tu n'y penses déjà plus!

ANNETTE. — Fais attention à ce que tu fais.

PAUL, *essayant de plaisanter.* — Ce qui m'étonne, c'est que tu aies pu te faire à l'idée de gâcher un verre d'excellent porto. Alors là, mon vieux, je ne te reconnais plus; toi qui l'aime tant... et tu sais que je l'avais acheté exprès pour toi, pour te faire plaisir. Tu l'aimes bien d'habitude, le bon porto?

PIERRE, *très sec.* — Ne me parle pas comme à un enfant, je te prie et cesse de plaisanter dans un moment pareil.

PAUL. — Ah bon!... comme tu voudras.

PIERRE. — D'ailleurs, je vais rentrer chez moi.

ANNETTE. — Sans dîner?

PIERRE. — De toute façon je n'avais pas l'intention de dîner; j'étais juste venu prendre un verre en passant.

PAUL. — Tu ne vas pas nous faire cet affront? Annette serait désolée, elle va croire que tu n'apprécies pas sa cuisine. Puisque tu es encore parmi nous, tu n'as aucune raison de refuser de dîner, ça ne serait pas gentil.

ANNETTE. — N'insiste pas, mon chéri.

PIERRE. — D'ailleurs, je n'ai plus faim, toute cette histoire m'a coupé l'appétit.

PAUL. — Tu vois, tu avais faim avant.

PIERRE. — Ça n'est pas une raison pour vivre. Il y a des gens qui se suppriment parce qu'ils ont faim. Alors?

ANNETTE. — Je n'ai plus faim non plus.

PIERRE. — Vous voyez, si vous m'aviez laissé faire, vous seriez peut-être tranquillement à table à l'heure qu'il est.

ANNETTE. — Oh!...

PIERRE. — Quoi?... Les émotions creusent, c'est bien connu.

ANNETTE. — Pourtant, je suis émue et je n'ai pas faim.

PAUL. — Dis donc... j'y pense! Tu ne laissais même pas une lettre d'explication.

PIERRE. — Une lettre d'adieu seulement, dans ma poche. A quoi bon les explications?

PAUL. — Comment, à quoi bon? Alors, tu nous laissais là tous les deux, dans l'incertitude?

PIERRE. — C'est tout ce que tu trouves à me dire? A moi dont la seule pensée consolante, à ma dernière heure, était que vous verseriez les premières larmes, que vos mains et non des mains étrangères essaieraient de me ranimer, heureux du moins de m'en aller en songeant que vous auriez de la peine les premiers, que vous n'apprendriez pas cet affreux malheur par des étrangers... Et tu viens me chicaner sur une question de principes! Non, vraiment tu me déçois; je préfère rentrer chez moi.

ANNETTE. — Pierre, pourquoi cette insistance à vouloir rentrer chez vous? Vous n'allez pas recommencer?

PIERRE. — Qu'est-ce que ça peut vous faire?

ANNETTE. — Paul, mon chéri, il ne faut à aucun prix le laisser rentrer chez lui avec des idées pareilles dans la tête. Il est capable de tout.

PIERRE. — Où voulez-vous que j'aille? Je vous ai assez ennuyé comme ça... si, si, ne me dites pas le contraire... je vous ai gâché votre soirée, je le sens bien; et de toute façon puisque nous n'avons plus faim ni les uns ni les autres...

PAUL. — Ben... moi...

ANNETTE. — Pierre, restez. Je ne pourrais pas supporter de vous voir partir, je ne vivrais plus; restez... faites-le pour moi, sans quoi je deviendrais folle d'inquiétude. Paul, dis-lui qu'il est impossible qu'il nous quitte ce soir.

PIERRE. — Ce soir ou un autre... personne ne peut plus rien pour moi.

ANNETTE. — C'est faux, on peut toujours quelque chose, on peut toujours réagir. Nous n'avons plus faim? Tant pis! nous nous forcerons.

PAUL. — C'est ça! Très bien!

ANNETTE. — Faisons comme si rien ne s'était passé; nous verrons bien après où nous en sommes.

PIERRE. — C'est facile à dire.

PAUL. — A faire aussi.

PIERRE. — Tu dis ça parce que tu as faim!

PAUL. — Comment peux-tu croire une chose pareille? Je ne pense qu'à toi. Pardonne-moi, mon vieux, si je ne trouve pas les mots qu'il faudrait; je suis encore tellement bouleversé; laisse-moi revenir de mon émotion et tu verras comme je saurai te remonter le moral, te redonner le goût de l'existence. Seulement, donne-moi le temps de respirer, de me

remettre, sois compréhensif, aide-moi un peu au moins. C'est vrai, tu restes là sans rien faire... dis quelque chose, exprime un désir...

PIERRE. — Rends-moi mon verre.

PAUL. — Mais non, un désir raisonnable!

PIERRE. — Tu vois! La première chose que je te demande, tu me la refuses.

PAUL. — Ne sois pas buté. Tiens, prends un verre... mais un autre... allez... pour nous faire plaisir... D'ailleurs nous en avons besoin nous aussi... Tu ne voudrais pas nous laisser boire seuls?... Allez, à ta santé!

PIERRE. — Puisque vous insistez...

PAUL. — Il n'est pas bon?

PIERRE. — Si...

PAUL. — Ah! tu vois que c'était dommage. Un autre?... Un petit?

PIERRE. — Si tu veux.

ANNETTE. — Et ce verre-là, je le jette! Fini, on n'en parle plus.

PIERRE. — Oh! mon poison!

ANNETTE. — Vous n'en avez plus au moins?

PIERRE. — Non, je pensais qu'une dose suffirait.

PAUL. — Qu'est-ce que c'était?

PIERRE. — Quoi? qu'est-ce que c'était?

PAUL. — Comme marque?

PIERRE, *haussant les épaules.* — Comme marque! — tu ne mérites pas de savoir.

PAUL. — Oh! tu sais, je demandais histoire de parler... Encore un verre?... tu te sens mieux?

PIERRE. — Peuh!

PAUL. — Toujours pas faim?

PIERRE. — Non.

PAUL. — Ça ne fait rien, ça ne fait rien, on n'est pas pressés... Tu ne t'ennuies pas?

PIERRE, *ironique et amer.* — Non, j'ai envie de rire, mais je me retiens.

ANNETTE. — Vous n'avez besoin de rien?

PIERRE. — Donnez-moi encore un verre maintenant que j'ai commencé... Tant pis pour mon foie! *(Il boit.)* Besoin de rien!... Elle en a de bonnes... Si je pouvais avoir ce dont j'ai besoin, je n'en serais pas là.

PAUL. — Allons, allons, ne te laisse pas aller.

PIERRE, *un peu saoûl.* — Facile à dire... facile aussi d'empêcher les gens de se supprimer! Drôle de preuve d'amitié! Je serais heureux à l'heure qu'il est! Et vous, déjà sur la pente brumeuse de l'oubli, en train d'embellir mon souvenir... vous en seriez aux anecdotes sur les bons moments que nous avons passés ensemble, commençant à oublier mes défauts, à m'inventer des qualités que je n'avais pas de mon vivant, en train de penser à la couronne, de vous demander quelle sorte de fleurs je préférais... Est-ce qu'on pense à offrir des fleurs à un homme de son vivant? Pourtant, j'aime les fleurs. Est-ce que quelqu'un s'est jamais demandé si un petit bouquet me ferait plaisir? Non; on ne pense à ces choses-là que quand il est trop tard pour que ce soit vraiment agréable, et pourtant un petit bouquet, c'est si facile... Je ne vous fais pas de reproches, remarquez bien, je ne critique personne, mais tout à l'heure, permettez-moi de vous le dire, vous avez eu un geste un peu inconsidéré; il faut quelquefois penser aux conséquences de ses actes!... Qu'est-ce que je vais devenir, moi, maintenant?... Ce poison... j'avais eu un mal à me le procurer... je comprends que vous ayez été contrariés que je vienne faire ça chez vous...

ANNETTE. — Mais pas du tout.

PIERRE. — Mais si, mais si. Je me rends bien compte de ce que c'est pour une maîtresse de maison.

ANNETTE. — Je vous jure bien que je n'y pense pas une seconde! C'est de votre avenir que je m'inquiète.

PIERRE. — Oh! mon avenir... vous êtes gentille... mais qu'y pouvez-vous changer?

ANNETTE. — Mais tout! tout! Nous ne savions pas que vous étiez malheureux; vous ne disiez rien.

PIERRE. — S'il faut dire ces choses-là à ses amis pour qu'ils s'en aperçoivent, c'est d'un triste... d'un décourageant...

PAUL. — Pardonne-nous, mon vieux, je t'assure que maintenant nous ferons très attention. Si nous avons pu te sembler indifférents il ne faut pas t'en formaliser... c'est que, vois-tu, nous avons nos petits soucis, nous aussi.

PIERRE. — Je ne vous le fais pas dire, vous avez bien assez à vous occuper de vous.

ANNETTE. — Ne nous croyez pas égoïstes mon petit Pierre; nous voudrions tant vous voir heureux.

PIERRE. — Vous auriez pu me voir heureux... calme... détendu...

ANNETTE, *se mettant à pleurer.* — Ne dites pas de choses pareilles; nous ferons tout pour vous faire oublier. N'est-ce pas, mon chéri?

PIERRE. — Ça me fait mal quand vous l'appelez « mon chéri »!

ANNETTE. — Je ne le ferai plus... plus devant vous.

PIERRE. — Seulement, dans l'intimité, vous redoublerez de tendresse! J'y penserai, moi qui n'ai plus rien.

ANNETTE. — Mais non, mais non, vous vous faites des idées. Paul et moi nous sommes maintenant un vieux ménage; les petits mots tendres sont devenus une habitude plutôt qu'autre chose... N'est-ce pas, mon chéri... Oh! pardon!

PAUL. — Mais oui, bien sûr, ils n'ont plus la même signification.

PIERRE. — Enfin, ça n'est jamais qu'un détail, ça n'est pas ça qui me rendra la joie de vivre. Vous m'encouragez à poursuivre une existence désormais sans intérêt, parce que vous pensez qu'avec le temps les choses se tasseront, que j'oublierai, que la vie recommencera comme par le passé, que je reviendrai ici régulièrement deux fois par semaine et qu'ainsi rien ne sera changé dans vos petites habitudes; mais, en m'encourageant, vous ne vous faites aucune idée des responsabilités que vous assumez ou plutôt que vous devriez, qu'il serait normal que vous assumiez. Seulement voilà, le raisonnement n'est pas votre fort! Ah je vous jure que si la chose se passait en Chine et que nous soyons Chinois... vous y réfléchiriez à deux fois!

ANNETTE. — En Chine?

PAUL. — En Chine? Pourquoi en Chine?

PIERRE. — Parce que les Chinois sont des gens intelligents, eux! Les héritiers d'une vieille civilisation.

PAUL. — Et pas nous, peut-être?

PIERRE. — Non, pas nous, justement. On n'empêche pas les gens de se suicider en Chine! Ou alors, quand on vient se mettre en travers de leurs projets, on sait ce qu'on fait, à quoi on s'engage... on n'a pas que des droits sur la vie et la mort des gens, on a aussi des devoirs... on est logique.

PAUL. — Des devoirs?

PIERRE. — En Chine, quand on sauve une vie, on devient du même coup responsable de cette vie. Le sauvetage n'est pas comme ici une simple occasion de se faire valoir... on se demande d'ailleurs pourquoi! C'est tout de même un peu trop facile : je t'empêche de mourir et après, ni vu ni connu, je disparais avec les félicitations de tout le monde pendant que le pauvre bougre n'a plus qu'à aller se sécher, s'il s'est jeté à l'eau bien entendu, et à attendre d'avoir le courage de recommencer... Et voilà des jours, des mois peut-être de préparation morale, d'hésitations, vaincus... à l'eau... enfin c'est une façon de parler. En Chine un sauveteur est responsable; empêcher la mort c'est donner la vie : devenir père, mère, frère, sœur, famille, foyer; enfin... tout! Un sauveteur chinois doit assumer tous les devoirs, toutes les responsabilités de l'être qu'il vient de sauver; entretenir l'enfant qu'il vient de mettre au monde, en quelque sorte... et, non seulement l'enfant... mais les enfants de cet enfant — s'il en a — ses père, mère, grand-mères, famille... et elles sont grandes en Chine, les familles!... C'est vous dire que quand ils voient un malheureux se débattre dans la flotte, ils doivent tourner sept fois leur langue dans leur bouche avant de faire savoir qu'ils ont appris à nager... les Chinois! Et c'est très bien ainsi; voilà un peuple logique, civilisé...

PAUL. — Et nous, nous sommes des sauvages, peut-être?

PIERRE. — Je ne dis rien de pareil; mais si vous aviez pensé à ce que je viens de dire, vous auriez peut-être fait un peu plus attention... Seulement, vous saviez bien que vous ne risquiez pas grand-chose.

ANNETTE. — C'est vrai, puisque de toute façon vous êtes seul au monde.

PIERRE. — Même seul...

ANNETTE. — Vous nous calomniez, Pierre; je suis peut-être plus chinoise que vous ne pensez.

PAUL. — Et moi, alors, je ne suis pas capable de sentiments chinois? Tu te figures que si nous avions pris le porto à Pékin, nous n'aurions pas eu le même geste?

PIERRE. — On dit ça...

PAUL. — Et on le prouve! Tu t'imagines qu'après ce qui s'est passé tout à l'heure, nous allons te laisser rentrer tout seul chez toi? Non, mon vieux, ni ce soir, ni demain, ni les jours suivants. Tu ne repartiras d'ici que guéri — pas avant — et je suis sûr qu'Annette m'approuve.

ANNETTE. — Bien sûr.

PIERRE. — Et si je ne guéris jamais?

PAUL. — Alors, tu resteras ici toujours!

PIERRE. — Là... tu t'emballes.

PAUL. — Non, je ne m'emballe pas! Ah mais! je veux que mon meilleur ami puisse déverser son cœur quand il en a envie; qu'il soit ici chez lui. Notre famille est désormais la tienne! Nous ne t'avons pas sauvé pour que tu continues à être malheureux! Ici, tu te reposeras sans plus penser à rien. Je t'interdis, tu m'entends, je t'interdis de te faire du souci; tu n'auras, désormais, à t'occuper de rien; tu vivras! C'est tout ce que nous te demandons... Allons! essaie au moins! Finie, la solitude; je me sens coupable, tu sais, j'aurais dû deviner... Allez! c'est dit, tu t'installes ici.

ANNETTE. — Acceptez... Dites oui.

PIERRE. — Vous me le demandez vraiment?

ANNETTE. — Vous nous rendriez tellement heureux! Vous ne voudriez pas nous laisser en proie au remords, gâcher notre existence en même temps que la vôtre?...

PIERRE. — Si vous insistez...

ANNETTE. — C'est oui?

PIERRE. — C'est oui.

PAUL. — A la bonne heure! Tu ne peux pas savoir de quel poids tu nous libères!... Alors? encore un verre pour fêter ton installation ici. A ta nouvelle existence, mon vieux!

PIERRE. — Si vous voulez; mais j'ai bien peur que vous ne soyez optimistes.

PAUL. — C'est ce qu'il faut. Tu n'as toujours pas faim?

PIERRE. — Non.

PAUL. — Tu es sûr?... Il y a du riz... hein?... du riz!... non?

PIERRE. — Non.

PAUL. — Comme tu voudras. Moi, par contre, je me sens mieux, je prendrais bien quelque chose.

PIERRE. — Ecoute, mon vieux, je ne me sens pas le courage de te regarder manger, même du riz... et puisque vous avez la gentillesse de m'héberger, je vous dirai que je n'aspire plus qu'à une chose : mon lit... me coucher... dormir... ne plus penser; je me sens soudain très las.

PAUL. — Mais bien sûr!

ANNETTE. — C'est tout naturel. Nous allons vous installer le divan. Paul va m'aider, ce sera fait en une seconde. *(Paul et Annette commencent à retirer la housse du divan.)* Vous savez bien qu'il est toujours prêt pour les amis!

PIERRE. — Les amis?

ANNETTE. — Enfin... l'ami! Vous savez bien que vous êtes le seul.

PIERRE. — En effet, j'ai déjà couché sur ce divan bien des fois.

PAUL. — Tu vois, rien de changé.

PIERRE. — C'est vrai, rien de changé. Excusez-moi... vous êtes gentils... je vous remercie... mais je préfère rentrer chez moi.

ANNETTE. — Oh! pourquoi? Vous étiez décidé...

PIERRE. — C'est à cause de ce divan! C'est presque le même que celui sur lequel je passe mes nuits chez moi; je l'ai réalisé tout d'un coup, ça m'a fichu le cafard.

PAUL. — C'est le divan qui te contrarie?... Mais il fallait le dire!

PIERRE. — Et puis, je n'ai plus de goût à rien. Jamais je n'aurai le courage de retourner travailler... Revoir toutes ces têtes d'abrutis, jamais je ne pourrai le supporter.

PAUL. — Mais qui te parle de travailler?... Puisqu'on te dit que tu es ici pour te reposer et ne plus penser à rien. Si c'est l'argent qui te tracasse, ne t'en fais plus: ce qui est à moi est à toi. J'ai les moyens, tu sais!

PIERRE, *de plus en plus saoûl, se remettant à pleurer.* — Moi, je ne les avais pas, c'est pourquoi elle m'a quitté. Une histoire d'argent; une sordide histoire d'argent.

PAUL. — Pourquoi ne l'as-tu pas dit?

PIERRE. — C'est ça, donner des explications... dire pourquoi...

PAUL. — Mais non... mais non...

PIERRE. — Est-ce que je pouvais savoir, moi, que tu avais tellement les moyens? Tiens, tu vois, on a beau être amis d'enfance, on ne se dit pas ces choses-là.

PAUL. — Je t'aurais prêté...

PIERRE. — Prêté... prêté... et après, le souci de rendre, de rembourser, qui vient vous gâcher l'existence. Mon pauvre Paul, ton geste vient trop tard.

PAUL, *navré.* — Je ne pouvais pas deviner. Pourquoi n'as-tu rien dit? Rien demandé?

PIERRE. — S'il faut demander!... alors ça n'est plus la peine. Et puis, j'ai horreur de ça. Et la preuve que je ne voulais rien demander, rien devoir à personne, c'est que j'avais décidé d'en finir.

PAUL. — Mon pauvre vieux... la prochaine fois...

PIERRE. — La prochaine fois... la prochaine fois, ce sera la même chose.

PAUL. — Mais non...

PIERRE. — Vous êtes pleins de bonne volonté tous les deux, mais la bonne volonté ne suffit pas. Il ne suffit pas de vouloir le bonheur des autres pour le faire. Il faut avoir des antennes, du tact, de la sensibilité, faire preuve d'une attention de tous les instants. Je croyais avoir toutes ces qualités, moi qui vous parle... Eh bien, je n'ai pas réussi à le donner, le bonheur. Et la preuve c'est que je suis là ce soir. Pourtant j'ai souffert en silence, je me suis privé sans rien dire, j'ai attendu, j'ai supplié, j'ai pardonné. Et pourquoi?... Pour me retrouver sur mon divan de vieux garçon. Si seulement je pouvais revoir la chambre de mon enfance... mon petit lit... un vrai lit... ma mère pour me border...

ANNETTE. — Mais vous avez tout ça.

PIERRE. — Où?

ANNETTE. — Mais ici! Vous avez la chambre, le lit. Vous serez bordé, choyé, dorloté... Allons, laissez-vous faire... je vais vous donner un des pyjamas de Paul. Vous aurez la salle de bains.

PIERRE. — Et vous?

ANNETTE. — Ne vous occupez pas de nous. Je vais préparer le dodo.

Elle sort.

PIERRE. — Vous êtes gentils.

PAUL. — Nous faisons ce que nous pouvons.

PIERRE. — Ça n'est pas facile, je sais. Mais tout de même, dans mon état, cette histoire de divan m'avait flanqué un coup... C'est vrai ça... on vous promet monts et merveilles, et finalement on vous propose une installation de fortune... Et ce soir, vraiment, je n'aurais pas eu le courage de camper dans le salon.

PAUL. — Bien sûr... bien sûr... je te comprends. Allez! viens te coucher.

PIERRE. — Oui, je n'en peux plus... je vais aller me coucher. Mais avant, donne-moi encore un verre.

PAUL. — Mon pauvre vieux, la bouteille est vide.

PIERRE. — Comment est-ce possible? Et tu n'en as pas d'autre, naturellement?

PAUL. — Non.

PIERRE. — Il ne nous manquait plus que ça.

PAUL. — Je suis désolé...

PIERRE. — Ça nous fait une belle jambe.

PAUL. — Excuse-moi, je ne pouvais pas prévoir.

PIERRE. — Erreur! grave erreur! On devrait toujours prévoir, avoir constamment sous la main de quoi noyer le chagrin de ses amis. Mais tu ne sens pas ces choses-là, toi.

PAUL. — Si...

PIERRE. — Tu n'agis pas par ladrerie, je le sais. Tu as les moyens, tu me l'as dit. Seulement, tu n'as pas d'antennes. Voilà!... ça ne fait rien, je boirai autre chose.

PAUL. — Qu'est-ce qui te ferait plaisir?

PIERRE. — Du champagne.

PAUL. — Mais...

PIERRE. — Pas de champagne non plus!... j'aurais dû m'en douter! Quelle maison! Ça va être gai de vivre ici! Enfin, tant pis... Non, non, ne t'excuse plus, tu me gênerais à la longue. Plus de porto, pas de champagne... j'irai me coucher sans boire.

ANNETTE, *rentrant.* — Voilà! tout est prêt, ce n'était pas bien compliqué d'ailleurs. Allez nous viendrons vous dire bonsoir quand vous serez couché.

PIERRE. — Bon!... Alors je vais aller me coucher comme un tout petit... dans son petit lit... tout seul... dans son petit lit tout blanc.

Il sort.

ANNETTE. — Je crois que ça va aller, il l'air d'être un peu calmé.

PAUL. — Tant mieux. Je suis crevé, moi.

ANNETTE. — Comment allons-nous nous installer?

PAUL. — Ah oui! c'est vrai, il va falloir coucher ici et nous ne pouvons pas dormir à deux sur le divan.

ANNETTE. — Non.

PAUL. — Je m'installerai sur le fauteuil, à côté de toi, avec une couverture.

ANNETTE. — Il y en a une dans l'armoire de la chambre. Mon pauvre chéri, tu vas être mal?...

PAUL. — Oh! pour une nuit... je vais chercher la couverture.

Annette se laisse tomber sur le divan, épuisée.

ANNETTE, *murmurant.* — Une nuit!...

PAUL, *revenant.* — Il est allongé.

ANNETTE. — Ah tant mieux, un bon somme lui fera du bien.

PAUL. — Oui. Il est calme... détendu...

ANNETTE. — Tu me fais peur!

PAUL. — Non, non, il respire.

ANNETTE, *se laissant retomber.* — Ah bon! tu me rassures... Tu n'as pas pris la couverture?

PAUL. — Je n'ai pas osé, j'ai eu peur de le réveiller... Tant pis, je m'en passerai.

ANNETTE. — Tu vas être très mal!

PAUL. — Mais non!... Avec toute cette histoire, nous n'avons pas dîné.

ANNETTE. — Non... mais je n'ai pas faim, je suis brisée.

PAUL. — Mon pauvre chéri, je te comprends. Je crois bien que je n'ai plus faim non plus. Allonge-toi.

ANNETTE. — Oui. *(Un grand temps.)* A quoi penses-tu?

PAUL. — A tout ce riz qui va être perdu! Dire qu'il y a peut-être des petits Chinois qui n'en ont pas.

ANNETTE, *qui s'endort.* — Tu crois?...

PAUL. — Sûrement... Tu crois qu'il en aura pour longtemps?

ANNETTE. — Longtemps?...

PAUL. — A aller mieux...

ANNETTE. — ... Sais pas...

PAUL. — Annette... tu dors? *(Un grand temps.)* La solitude... pauvre vieux!...

RIDEAU

ACTE II

Des fleurs dans différents vases. C'est le lendemain soir. Eclairage tamisé. Ambiance intime. Annette tricote. Paul essaie de lire, mais visiblement n'y parvient pas. Pierre, installé dans le meilleur fauteuil, lit le journal. Il est en pantoufles et robe de chambre, il fume la pipe, il a un verre plein près de lui. La fumée fait tousser Annette.

PIERRE, *sans lever le nez de son journal.* — La fumée vous dérange?

ANNETTE. — Mais non!... *(Elle tousse.)* ... Pas du tout.

PIERRE, *s'adressant à Paul.* — Tu fumais la pipe, toi aussi, dans le temps?

PAUL. — Oui...

PIERRE. — Tu as renoncé?

PAUL. — Oui...

PIERRE. — Il y a longtemps?

PAUL, *regardant Annette.* — Oui..

PIERRE. — Pourquoi?

PAUL. — L'envie m'en a passé.

PIERRE. — Tout d'un coup?

PAUL. — Oui...

PIERRE. — C'est drôle. *(Il prend son verre et boit.)* Tu ne bois rien non plus.

PAUL, *regardant Annette.* — Non...

ANNETTE. — Il a le foie fragile.

PIERRE. — Depuis longtemps?

PAUL. — Ça m'a pris quand j'ai cessé de fumer la pipe.

PIERRE. — C'est curieux.

PAUL. — Si on veut. Il est intéressant, ton journal?

PIERRE. — Si on veut.

PAUL. — Qu'est-ce que tu lis?

PIERRE. — Les suicides. C'est fou ce que les gens peuvent inventer. Je me demande où ils vont chercher des idées pareilles!... *(Il boit. Annette le regarde avec inquiétude.)* Pourquoi me regardez-vous chaque fois que je bois?... Vous avez peur pour mon foie? Ne craignez rien, je n'en ai plus. Je n'ai plus de cœur, pourquoi aurais-je encore un foie?

ANNETTE. — Ne dites pas de choses pareilles. Vous voulez encore un verre?

PIERRE. — Pourquoi pas?

ANNETTE, *se levant, empressée.* — Ne vous dérangez pas, je vais vous servir.

Elle va lui remplir son verre. Paul soupire.

PIERRE. — Ça ne va pas, vieux?

PAUL. — Si, si, très bien!

Annette fait diverses allées et venues en faisant claquer ses chaussures.

PIERRE, *agacé.* — Ça ne vous dérange pas de marcher avec ces savates?

ANNETTE, *s'arrêtant, interdite.* — Non... Pourquoi?

PIERRE. — Elles ne vous tiennent pas aux pieds. Elles claquent. Et vous avez l'air de sautiller en marchant.

ANNETTE. — C'est désagréable?

PIERRE. — Quand on essaie de lire...

ANNETTE. — J'ai des chaussons; je peux les mettre...

PIERRE. — Vous êtes gentille, merci. Excusez-moi, mais je me sens la tête encore un peu douloureuse, j'ai mal dormi... Vous savez ce que c'est quand on change ses habitudes.

ANNETTE, *sortant.* — Mais bien sûr!

Pierre pousse un soupir et se replonge dans son journal. Paul, qui s'ennuie, se lève pour chercher un livre, y renonce, marche de long en large. Pierre, gêné dans sa lecture, lui jette des regards courroucés que Paul ne voit pas.

PIERRE, *n'y tenant plus.* — Tu cherches quelque chose?

PAUL. — Non, non... Pourquoi?

PIERRE. — Je croyais... Tu vas et tu viens...

PAUL, *s'asseyant, résigné.* — Pas du tout.

Pierre revient à sa lecture.

ANNETTE, *entrant.* — J'ai mis mes chaussons.

Pierre ne bronche pas. Annette, déçue, s'assied et reprend son tricot.

PAUL, *qui s'ennuie toujours, regardant la radio.* — Tu ne veux pas un peu de musique?

Un grand silence.

PIERRE. — C'est à moi que tu parles?

PAUL. — Oui, je te demandais si tu voulais un peu de musique?

PIERRE. — Non, pourquoi?

PAUL. — Comme ça...

PIERRE, *avec insistance.* — Non, tu vois, je lis... enfin, j'essaie... *(De nouveau, grand silence. Paul pianote machinalement sur la table. Pierre et Annette le regardent avec réprobation. Il s'arrête, gêné. Silence pendant lequel Paul se frotte le nez en reniflant, geste qu'il a déjà fait plusieurs fois depuis le début de la scène.)* Tu ne te sens pas bien?

PAUL, *s'arrêtant, surpris.* — Mais si...

PIERRE. — Tu es enrhumé?

PAUL. — Non. Pourquoi?

PIERRE. — Tu renifles.

PAUL. — Je ne renifle pas, je...

PIERRE. — Ah! je te demande pardon, tu n'arrêtes pas de renifler. Annette, je vous prends à témoin, il fait... *(Pierre fait le même geste et le même bruit que Paul.)* ... sans arrêt: vous avez remarqué?

ANNETTE. — Je suis habituée...

PIERRE. — Ah!... Parce qu'il le fait souvent?

ANNETTE. — Seulement dans l'intimité.

PIERRE. — Ravi d'être des vôtres à ce point-là! Mon pauvre vieux, tu as des tics.

PAUL. — Je n'ai pas de tics, j'ai du mal à respirer.

PIERRE. — Ça n'a rien à voir. Non, non, je t'affirme, c'est un tic. Fais attention, surveille-toi; c'est agaçant, n'est-ce pas, Annette?

ANNETTE, *à Paul.* — Ah! tu vois!... *(A Pierre:)* Je le lui ai déjà dit.

PAUL, *vexé.* — Excusez-moi... *(A Annette:)* Ça n'est pas une raison pour me faire des réflexions devant un tiers.

ANNETTE. — Je ne te fais pas de réflexion: c'est Pierre qui...

PAUL. — Oui, mais tu insistes.

ANNETTE. — Je n'insiste pas, je constate.

PAUL. — Heureusement que j'ai plus de tact que toi et que je me suis tu, tout à l'heure...

ANNETTE. — Tout à l'heure?

PAUL. — A propos des chaussons, je me suis bien gardé de triompher.

ANNETTE. — Tu jubilais intérieurement.

PIERRE. — Ah non! mes enfants! vous n'allez pas vous faire de scènes! je ne me sens pas en état de les supporter!

PAUL. — Excuse-nous.

ANNETTE. — Pardon, Pierre... Mais si vous croyez que c'est drôle tous les jours!

PAUL. — Tu peux parler!

PIERRE. — Je vous en prie, épargnez-moi vos discussions. Les scènes de ménage ne sont désagréables que pour celui qui est obligé de les écouter. C'est trop facile! on se dispute devant les amis, et, après, on se raccommode sur l'oreiller.

PAUL. — Dis donc, à propos d'oreiller... n'en as peut-être pas besoin de deux?

PIERRE. — Si. Pourquoi? J'ai besoin d'avoir les reins soutenus.

PAUL. — Pour dormir?

PIERRE. — Eh bien oui! pour dormir. Qu'est-ce que tu veux que je fasse d'autre? Je n'aime pas lire au lit, alors j'ai intérêt à m'endormir le plus vite possible, moi.

ANNETTE. — On a sonné.

PIERRE. — A cette heure-ci? Vous n'avez invité personne, j'espère?

PAUL. — Non.

On sonne trois fois.

ANNETTE. — Trois coups, c'est Zézette!

PIERRE. — Allons bon!

ANNETTE. — Je vais ouvrir.

PIERRE. — C'est indispensable?

PAUL, *assez content pour une fois à l'idée de voir sa belle-sœur.* — Il faut bien voir que c'est.

PIERRE, *faisant mine de se retirer vers la chambre.* — J'ai envie de faire le mort, moi.

PAUL. — Ah non, pas tous les jours!

On resonne.

ANNETTE. — J'y vais.

Elle sort.

PIERRE. — Il ne manquait plus que ça!

PAUL. — Elle est très gentille dans le fond, tu sais : il y a pire.

PIERRE. — De toutes façons... au point où j'en suis...

ANNETTE, *entrant suivie de sa sœur.* — C'était bien elle!

ZÉZETTE. — Bonjour...

PAUL. — Je suis bien content de vous voir.

ZÉZETTE, *à Annette.* — Qu'est-ce qui te prend? Il est fou?

PAUL. — Pourquoi?

ZÉZETTE. — Oh! je vous en prie, je ne viens pas chez vous pour que vous vous payiez ma tête!

PAUL. — Bon. je ne dis plus rien.

ZÉZETTE. — C'est ce que vous avez de mieux à faire! Alors, qu'est-ce qui se passe ici?

PAUL. — Quoi... qu'est-ce qui se passe?

ZÉZETTE. — Evidemment il se passe quelque chose, n'allez pas prétendre le contraire. Annette me dit ce matin au téléphone, alors que je ne lui demandais rien, notez-le bien...

PAUL. — Je note.

ZÉZETTE. — ... Annette me dit : « Ne viens pas à la maison en ce moment, je t'expliquerai pourquoi plus tard. » Alors, naturellement, folle d'inquiétude, j'accours...

PAUL. — Vous avez fait un détour?

ZÉZETTE. — Quoi, un détour?

PAUL. — Vous habitez à dix minutes de chez nous.

ZÉZETTE. — Est-ce que vous vous figurez que je n'ai rien à faire de mes journées, moi? Et puis, j'avais besoin de changer de chaussures. *(A Annette:)* Je suis montée pour que tu m'en prêtes une paire par la même occasion. J'ai trotté toute la journée, je n'en peux plus... Alors, en passant...

PAUL. — Vous avez monté cinq étages, histoire de vous reposer un peu?

ZÉZETTE. — Je suis montée changer de chaussures. Vous permettez que je retire les miennes? *(Elle le fait.)* ... Je suis claquée... claquée... tu me prêteras tes petites noires, j'ai les pieds enflés, elles m'iront très bien.

ANNETTE. — Quelle gentille façon de me rappeler que mes pieds sont plus grands que les tiens!

PAUL. — Ce qui compte, c'est la jambe!

ZÉZETTE. — D'accord! Seulement quand j'ai compris que j'avais intérêt à montrer les miennes, mon mari regardait déjà celles des autres! Mes enfants, je ne sais pas si ma vue baisse, mais je trouve qu'il fait très noir ici!

PAUL. — C'est reposant après dîner.

ZÉZETTE. — Vous avez déjà dîné?... Vous sortez?

ANNETTE. — Mais non...

ZÉZETTE. — Alors?... je ne comprends pas. *(A Pierre:)* Mais au fait, qu'est-ce que vous faites ici, vous?... et dans cette tenue... Ma parole! vous êtes en robe de chambre... Faites voir... et dans le pyjama que j'ai offert à Paul pour son petit Noël! Vous êtes malade?

ANNETTE. — Mais non, il est seulement contrarié... Il s'est mis à son aise pour dîner.

ZÉZETTE. — Il s'est mis en pyjama pour dîner parce qu'il était contrarié?

ANNETTE. — Pierre reste coucher ici.

ZÉZETTE. — Ah bon! Vous savez, j'y reviens: il fait très sombre ici... je ne voudrais pas être indiscrète, mais je me demande tout de même un peu ce que vous pouviez faire tous les trois dans le noir... C'est de ça que tu voulais me parler? J'ai l'impression que j'arrive à temps, moi! Ma chérie, ne te laisse pas faire; je sais ce que c'est, crois-moi. C'était la même chose avec mon mari, si je l'avais laissé faire. Il me ramenait ses maîtresses à la maison!... Tu penses si j'ai mis le holà tout de suite... c'est pour ça qu'il est parti d'ailleurs... *(Paul rit.)* Mais... mais... j'y pense, ça n'a aucun rapport... il voulait amener des femmes, c'était logique... Enfin, Paul, allez-vous m'expliquer ce que Pierre fait ici vautré dans mon cadeau de Noël?

PAUL. — Mais rien. Je ne sais pas ce que vous allez imaginer : il se repose tout simplement.

ZÉZETTE. — Il se repose de quoi?

PAUL. — De ses fatigues.

ZÉZETTE. — De ses fatigues? Quelles fatigues?

ANNETTE. — Tu es indiscrète.

ZÉZETTE. — C'est bien l'impression que j'ai et c'est pourquoi j'insiste. Il doit être épuisé, d'ailleurs, on ne l'entend pas... Je ne l'avais même pas remarqué en entrant, il fait pourtant assez de bruit d'habitude! Qu'est-ce que vous faisiez dans votre coin? Vous vous cachiez?

PAUL. — Mais pas du tout, il lisait.

ZÉZETTE. — Dans le noir?

PIERRE. — Je lisais le journal, j'ai très bonne vue.

ZÉZETTE. — C'est gentil à vous de me faire remarquer que je vieillis... Si tu nous donnais un peu de lumière quand même, ma petite Annette?

ANNETTE. — Mais bien sûr. Tu sais, nous ne t'attendions pas.

ZÉZETTE. — C'est bien l'impression que j'ai aussi... *(A Pierre:)* Qu'est-ce que vous avez dans la bouche, vous?... Mais c'est une pipe!... Ma parole! vous fumez la pipe?... J'avais bien remarqué une drôle d'odeur en entrant... La pipe!... Dans un sens, ça me rassure, remarquez bien. Alors, vous fumiez la pipe, en lisant le journal pendant qu'Annette et Paul... Au fait, qu'est-ce qu'ils faisaient, eux, pendant ce temps-là?

ANNETTE. — Je tricotais.

ZÉZETTE. — Tu tricotais?... Tu tricotais quoi?... Vous n'allez pas me dire que...

PAUL. — Mais non... mais non...

ZÉZETTE — Ah bon! vous m'avez fait peur! *(A Paul:)* Et vous?

PAUL. — Quoi, moi?

ZÉZETTE. — Qu'est-ce que vous faisiez?

PAUL. — Moi?... mais... rien.

ZÉZETTE. — Vous les regardiez?

PAUL. — Ben... oui.

ZÉZETTE. — Dans le noir?

PAUL. — Mais nous n'étions pas dans le noir!

ZÉZETTE. — Admettons! Tout ça n'est tout de même pas très clair. *(A Annette:)* Enfin, tu m'as dit que tu m'expliquerais; je crois que le moment est venu de le faire. Que je ne me sois pas dérangée pour rien.

PIERRE. — Vous oubliez les chaussures.

ZÉZETTE. — Vous, ne détournez pas la conversation.

ANNETTE. — Mais, rien ne presse.

ZÉZETTE. — Je te gêne?

ANNETTE. — Mais pas du tout.

ZÉZETTE. — Alors?

PAUL. — Alors... Pierre était déprimé, il s'ennuyait, nous l'avons invité à venir passer quelques jours près de nous pour qu'il se sente moins seul. Nous sommes ses plus

anciens amis, il est tout naturel qu'il vienne ici, non?

ZÉZETTE. — Mais c'est très bien. Pourquoi ne le disiez-vous pas tout de suite? Alors, ça ne va pas, mon gros Pierrot? Qu'est-ce qu'il y a qui vous tracasse?

ANNETTE. — Je t'en prie! Il n'a pas envie d'en parler.

ZÉZETTE. — Avec moi, c'est différent; on peut tout dire à une femme de mon expérience.

PIERRE. — La moindre perspective de conversation me donne des idées noires, chère madame. Je commençais à me sentir un peu mieux, mais la pensée de parler de mes ennuis me replonge dans mon cafard... Je ne sais pas si je me fais bien comprendre?

ANNETTE. — Mais oui, naturellement. Je t'en supplie, n'insiste pas.

ZÉZETTE. — C'est donc si grave?

PAUL. — Puisqu'on vous le dit!

ZÉZETTE. — Mais alors, il faut faire quelque chose! On ne peut pas le laisser dans cet état... Il faut le distraire! Vous en avez de bonnes, vous! Vous le laissez là tout seul dans son coin à ruminer son cafard, à lire le journal : il n'y a rien de plus mauvais; c'est plein de catastrophes, de drames, d'histoires de désespérés qui mettent fin à leurs jours. Pas plus tard que tout à l'heure, je lisais encore...

ANNETTE. — Je t'en prie, tais-toi!...

ZÉZETTE. — Quoi! il n'en est tout de même pas encore là? Il faut le sortir, ce garçon!

PAUL. — Au contraire, il est venu ici pour mener la vie de famille, ne plus dîner au restaurant, se coucher de bonne heure...

ZÉZETTE. — Oui, je comprends, et moi qui suis là à bavarder... je l'empêche d'aller se coucher... Ne vous gênez pas pour moi, mon petit Pierre, je vous en prie, allez, allez... Oh! mon Dieu, que je suis bête... vous couchez dans cette pièce naturellement. Sur le divan?... Eh bien, installez-vous, nous n'allons pas vous déranger plus longtemps, nous continuerons à bavarder dans la cuisine... Mais si, mais si, ça ne me dérange pas du tout. J'ai l'habitude, vous pensez bien! Et puis, je mangerais bien un morceau, moi! Je n'ai pas envie de me mettre à faire de la cuisine en rentrant... Il vous reste bien un petit quelque chose?... Je sais ce que c'est, quand on a un invité on en fait toujours dix fois de trop, surtout qu'il ne doit pas avoir beaucoup d'appétit, le pauvre garçon!... Il ne faut pas vous laisser aller, mon petit, il faut prendre des forces... Evidemment, vous n'avez de goût à rien, je sais ce que c'est, ça m'a fait le même effet après le départ de mon mari... mais je me suis raisonnée... Si on s'écoute, tout est perdu! Allez, couchez-vous, je viendrai vous dire bonsoir tout à l'heure... Vous voulez qu'on vous prépare votre lit?

PIERRE. — Mais non, mais non... ça n'est pas la peine... je ne couche pas ici.

ZÉZETTE. — Comment, vous ne couchez pas ici?... Vous avez changé d'avis?

PAUL. — Mais non, c'est moi qui couche ici.

ZÉZETTE. — Je m'en doute.

PAUL. — Non, ici, dans cette pièce.

ZÉZETTE. — Vous faites chambre à part! J savais bien qu'il y avait quelque chose qu n'allait pas. *(A Annette:)* C'est de ça que t voulais me parler?

ANNETTE. — Mais non...

ZÉZETTE. — Enfin, ça vous regarde. E Pierre, où couche-t-il? *(Annette et Paul so gênés.)* Hein?... où couche-t-il?

ANNETTE. — ... dans la chambre.

ZÉZETTE. — La tienne?

PAUL. — Evidemment, il n'y en a pa d'autre.

ZÉZETTE. — Et vous venez me dire ça e face?

PIERRE. — Permettez...

ZÉZETTE. — Ah! Permettez vous-même! Qu ma sœur et mon beau-frère fassent chambre part, je peux le comprendre. Que ma sœur a un amant, ça la regarde. Que ce soit vous ce amant, c'est une question de goût. Que Pau ferme les yeux et vous prête son pyjama, c'e son affaire et d'ailleurs ça ne m'étonne pa de lui!... Mais que vous vous installiez ici tou les trois sous prétexte de vivre la vie de fa mille, vous me permettrez tout de même d trouver que vous dépassez un peu les bornes!

ANNETTE. — Zézette!

PAUL. — Vous divaguez!

ZÉZETTE. — Je divague?

PIERRE, *éclatant.* — Dites donc, je commenc à en avoir assez, moi, de cette discussion Tout à l'heure c'était les scènes de ménage maintenant ce sont les scènes de famille. Vou n'allez tout de même pas m'obliger à supporte ça?

ZÉZETTE. — Qu'est-ce qui lui prend, à celu là?

PIERRE. — Il me prend que, quoique vou en puissiez penser, chère madame, je ne sui pas marié avec votre sœur, moi! Si Paul qu est un faible de caractère veut vous supporte c'est son affaire. Après tout, il n'a que ce qu' mérite, il l'a même cherché. Je l'avais pour tant bien mis en garde, je lui ai dit : « Fai attention, tu épouses une femme, mais tu e auras deux sur les bras! » Il s'est entêté, tan pis pour lui... mais je n'ai aucune raison d supporter, moi, une bonne femme...

ZÉZETTE. — Une bonne femme?

PIERRE. — Une bonne femme qui vient vou rebattre les oreilles d'histoires à dormi debout, sous prétexte qu'elle est de mauvais humeur parce que ses pieds se sont mis enfler!

ZÉZETTE. — Quoi?

PIERRE. — Moi, c'est ma tête qui enfle vous écouter et je suis obligé, malgré tout l respect que je vous dois, de vous demande respectueusement de vous taire avant qu'ell n'éclate!

ZÉZETTE. — Oh!

PIERRE. — Il n'y a pas de « oh! »...

ZÉZETTE, *à Paul.* — Et vous l'écoutez san rien dire, vous? Vous me laissez insulter che vous; vous supportez qu'un autre y fasse l loi... vous êtes complet!

Annette se met à pleurer.

ZÉZETTE. — Mari complaisant!...

PAUL, *en colère.* — Ah non, vous n'allez pas recommencer...

ZÉZETTE. — Je vous interdis de me parler sur ce ton!

PAUL. — Pierre a raison, il y a trop longtemps que je vous supporte!

ZÉZETTE, *suffoquée.* — Comment osez-vous?... Vous vous sentez fort parce que vous êtes deux... deux hommes contre une pauvre femme! et, toi, pauvre demeurée qui ne trouve rien à dire pour me défendre...

ANNETTE. — Mais, Zézette!...

ZÉZETTE. — Mais Zézette... mais Zézette!... c'est tout ce que tu trouves! Ma petite fille, je commence à avoir de curieuses perspectives sur ton foyer!... Joli ménage! Voilà ce que c'est que d'épouser un célibataire! Un homme qui fume et qui boit!... Je t'avais pourtant prévenue... tu me rendras cette justice que j'ai toujours été contre.

ANNETTE. — Tu ne comprends rien.

ZÉZETTE. — Je ne comprends que trop, au contraire.

Elle ramasse ses chaussures qu'elle a en vain essayé d'enfiler pendant ce qui précède.

ANNETTE. — Laisse-moi au moins t'expliquer...

ZÉZETTE. — Il suffit. Je dînerai chez moi. Dieu merci, j'ai encore les moyens et le spectacle de vos turpitudes ne réussira pas à me couper l'appétit!

Elle sort, suivie d'Annette.

VOIX D'ANNETTE. — ...Ecoute-moi, au moins...

On entend claquer la porte d'entrée.

PIERRE. — J'ai cru qu'elle ne s'en irait jamais.

ANNETTE, *qui revient en pleurant.* — Elle a oublié les chaussures...

PIERRE. — Je crois que je vous ai rendu un fier service. La séance menaçait de s'éterniser.

ANNETTE. — Pauvre Zézette, pieds nus dans la rue... Elle est partie avec ses pauvres petits pieds enflés...

PAUL. — Elle va peut-être remonter.

PIERRE. — Il ne manquerait plus que ça!

ANNETTE. — Soyez tranquilles, il n'y a pas de danger. Elle a sa fierté, nous ne la reverrons plus jamais!

PIERRE. — Vous devriez vous en réjouir.

ANNETTE. — Je vous défends d'insulter ma sœur devant moi! *(A Paul:)* Et toi, tu te réjouis en silence! Tu devrais avoir honte de te moquer de la femme qui m'a élevée!

PIERRE. — Elle n'avait pas l'air d'être particulièrement fière du résultat!

ANNETTE. — Elle avait raison, elle a toujours raison. C'est bien fait pour moi, je n'ai que ce que je mérite. Si je l'avais écoutée, je n'en serais pas là!

PIERRE. — Et moi, si je m'écoutais, vous croyez que je serais là? Vous avez une drôle de façon de réconforter les gens, permettez-moi de vous le dire. Je vous jure que quand on entend des choses pareilles, il y a de quoi se jeter par la fenêtre!

PAUL. — Ne dramatisons rien, calme-toi, et dis-toi que les Chinois ont le droit d'avoir plusieurs femmes, ce qui agrandit considérablement le cercle de famille.

PIERRE. — Je ne suis pas ici pour écouter tes plaisanteries.

ANNETTE. — Deux monstres : voilà ce que vous êtes! Ma sœur est inquiète, elle monte ici prendre de nos nouvelles; et au lieu de lui en être reconnaissant, on la laisse repartir bouleversée, pieds nus, le ventre vide... Vous n'avez pas de cœur!

PAUL. — Mais, mon chéri, ça n'est tout de même pas notre faute si ta sœur a l'esprit mal tourné. Ses insinuations n'avaient rien de flatteur pour personne! Pas même pour toi, permets-moi de te le faire remarquer.

ANNETTE. — Ça n'est pas sa faute si les apparences sont contre nous.

PIERRE. — Alors, là... je crois comprendre que je suis particulièrement visé.

PAUL. — Mais non... pas du tout.

PIERRE. — Après ce qui s'est passé hier, c'est peu délicat de votre part d'insinuer que je suis de trop ici.

ANNETTE. — Je ne dis pas cela.

PIERRE. — Pas franchement et c'est bien ce que je vous reproche J'ai déjà l'impression d'être une gêne dans cette maison.

PAUL. — Mais pas du tout.

PIERRE, *à Annette.* — Et ce besoin, tout de suite, de téléphoner à votre sœur pour la mettre au courant.

ANNETTE. — Mais je ne lui ai rien dit.

PIERRE. — Parce que vous n'en avez pas eu le temps! Heureusement, d'ailleurs; elle serait trop contente d'avoir vu le phénomène : l'homme qui a voulu se supprimer. Elle appartient à cette catégorie de femmes qui ont la haine du mâle!

ANNETTE. — La haine du mâle! Pauvre Zézette... en dehors de son mari, elle aurait pu s'entendre avec n'importe qui! Seulement, elle est mal tombée..., comme moi, d'ailleurs! Ce doit être de famille.

Elle pleure.

PIERRE. — Zézette!... Zézette!... Il n'y en a que pour Zézette, il n'y a qu'elle qui compte!

PAUL. — C'est vrai, Pierre n'a pas tort : tu manques de tact.

ANNETTE. — Naturellement c'est moi qui ai tort! Mettez-vous tous les deux contre moi.

PAUL. — Excuse-nous de cette nouvelle scène, mon vieux.

PIERRE. — Il est bien temps maintenant!... Si encore vous n'aviez pas jeté mon poison, tout pourrait s'arranger. Je croyais avoir atteint les limites du désespoir, mais non, je suis là, obligé de cacher mon chagrin par pudeur... C'est dur, vous savez! *(Il s'effondre sur un siège en pleurant.)* Il ne faut pas m'en vouloir... j'avais choisi le poison par lâcheté comme le moyen le moins douloureux... mais au point où j'en suis... peu importent les moyens... C'est bien le cinquième ici?

ANNETTE. — Non!... Pas ça... pas ça!

PIERRE. — Alors quoi? Pas ça! pas ça! c'est très joli, mais trouvez-moi autre chose... Encore s'il y avait le gaz... mais c'est moderne ici, tout marche à l'électricité. Et puis, je ne voudrais pas vous incommoder, ça sent mauvais et puis c'est long... Je n'aurais plus la patience d'attendre... mais ne restez pas là à me regarder, faites quelque chose!

PAUL. — Mon pauvre vieux! Laisse-nous au moins le temps de nous habituer à ta douleur... patiente un jour ou deux... Tu vois, je ne t'en demande pas beaucoup... un jour ou deux... je ne suis pas exigeant.

PIERRE. — On voit bien que ça n'est pas toi qui souffres! Je voudrais te voir à ma place! tu n'en parlerais pas si facilement. Si ta femme te quittait, je ne t'empêcherais pas d'en finir, je comprendrais.

ANNETTE. — Merci, Pierre, vous êtes gentil.

PIERRE. — Seulement, pas de danger qu'une chose pareille vous arrive... vous vous aimez trop pour ça!... Non, il faut me laisser. Vous voyez, je suis aigri, envieux, jaloux de votre bonheur! Tout à l'heure, il faudrait que j'aille me coucher tout seul et rien que l'idée de vous savoir ici tous les deux, toi, dans ton fauteuil... elle, sur son divan... vous devez vous tenir la main... alors que moi...

Il sanglote.

ANNETTE, *pleurant elle aussi.* — Ne pleurez pas... Vous me bouleversez!... si vous croyez que nous pouvons penser à autre chose quand nous vous savons tout seul à côté... désespéré...

PIERRE, *à travers ses larmes.* — Vous devez être mal, ici?

PAUL. — Mais non... mais non... c'est sans importance... ce qui compte, c'est toi! Il faut te changer les idées. Tiens, veux-tu qu'on joue aux cartes?

PIERRE. — Aux cartes? Vous savez jouer vous, Annette?

ANNETTE. — Un peu...

PIERRE. — Parce que s'il faut vous apprendre en plus!... Il n'y a rien d'agaçant comme de jouer aux cartes avec quelqu'un qui ne sait pas.

ANNETTE. — On pourrait peut-être trouver autre chose?

PIERRE. — Non... Ce dont j'aurais besoin ce soir... Mais je vais vous ennuyer?...

PAUL. — Pas du tout.

ANNETTE. — Dites vite.

PIERRE. — Ça ne sera pas gai, vous devez bien vous en douter?

ANNETTE. — Ça ne fait rien.

PIERRE. — Eh bien, ce que j'aimerais, c'est vous raconter un peu ma vie... une dernière fois.

PAUL. — Ta vie?

PIERRE. — Je sens que c'est ça qui me ferait du bien.

PAUL. — Mais bien sûr, c'est ce qu'il faut faire. Parler te soulagera.

PIERRE. — Oh ça!...

ANNETTE. — Mais si! nous vous écoutons.

PIERRE. — Alors asseyez-vous... Ce sera long, je vous préviens.

PAUL. — Ça ne fait rien, mon vieux, prends ton temps.

PIERRE, *on sent qu'il en aura pour toute la nuit.* — Alors voilà, je commence par le début: « Quand j'avais trois ans... »

RIDEAU

ACTE III

Pierre est seul en scène. Annette entre, les bras chargés de paquets.

ANNETTE. — Je n'ai pas été trop longue?

PIERRE. — Mais pas du tout... Enfin, je veux dire... je peux bien rester seul un petit moment. Soyez tranquille, je ne me permettrais pas de faire une chose pareille en votre absence; ce serait mufle et d'un manque de savoir-vivre impardonnable.

ANNETTE. — Vous êtes ici chez vous, vous le savez bien; si quelque chose vous arrivait, ça n'est pas pour une question de savoir-vivre que je vous en voudrais.

PIERRE. — Ma pauvre Annette, je vous donne bien du souci!

ANNETTE. — Je mentirais en disant le contraire.

PIERRE. — Après tout, vous êtes bien bonne de vous intéresser à mon sort, vous n'avez aucune raison de le faire, ce n'est pas comme Paul... Pour lui, c'est différent, c'est normal, un ami de vingt ans... mon meilleur ami...

ANNETTE. — Vous êtes le seul de ses anciens amis que nous continuions à voir.

PIERRE. — Vous voulez dire que c'est à vous que je le dois?

ANNETTE. — Cette idée vous contrarie?

PIERRE. — Au contraire, je ne m'étonne de rien, Paul est tellement influençable.

ANNETTE. — Pourquoi dites-vous ça? Il vous aime beaucoup, il ferait n'importe quoi pour vous.

PIERRE. — Ce sont des choses qu'on croit parce qu'au moment où on les dit on est généralement sous le coup de l'émotion et qu'on n'envisage pas clairement où elles peuvent vous mener.

ANNETTE. — Paul donnerait sa vie pour vous, j'en suis certaine. Quand il parle de vous, il est toujours en extase; j'en ai même été jalouse bien des fois, surtout au début de notre mariage.

PIERRE. — Et maintenant?

ANNETTE. — Maintenant, je vous connais mieux, c'est différent. Paul était bouleversé à l'idée que la vue de notre bonheur puisse être pour vous une chose pénible.

PIERRE. — Je vous parais monstrueux? C'est pourtant la vérité, c'est plus fort que moi. Moi aussi je suis jaloux de Paul, je lui en veux de son air satisfait; par moments, il est béat! Alors, quand il est aux petits soins pour moi, j'ai toujours l'impression qu'il se croit obligé de se faire pardonner son bonheur... ça m'agace! J'ai envie de lui crier : « Imbécile! tu dis que tu m'aimes, que tu ferais n'importe quel sacrifice pour moi, mais si je te demandais de me céder ta place et de me donner la seule chose qui compte vraiment pour toi, le ferais-tu? »

ANNETTE. — Qu'est-ce qui vous prend?

PIERRE. — On me demande de vivre... mais si je ne pouvais vivre qu'à cette condition-là, me le demanderait-on encore?

ANNETTE. — Mais... je ne sais pas.

PIERRE. — Ah! vous voyez? Vous ne savez pas! Dès qu'on aborde les questions sérieuses, on ne sait plus!

ANNETTE. — Vous oubliez seulement qu'il y avait une raison précise à votre acte de désespoir.

PIERRE. — Que connaissez-vous de cette raison? Ce que je vous en ai dit et c'est tout! Si j'avais menti? Si j'étais venu en finir ici, sous vos yeux, pour vous revoir une dernière fois? Si c'était là la vérité? Est-ce que je n'étais pas obligé de mentir?

ANNETTE. — Pierre, ça n'est pas vrai! Ça n'est pas possible! Ce serait trop affreux!

PIERRE. — Pourquoi ne serait-ce pas vrai? La situation ne serait, après tout, que banale.

ANNETTE. — Dites-moi que ça n'est pas vrai...

PIERRE. — Admettons... Qu'est-ce que ça change à la question? Répondez! Que peut-on faire dans un cas pareil?

ANNETTE. — Pas ce que vous vouliez faire en tout cas... Et puis d'ailleurs vous n'avez rien dit. Si c'était vrai, vous auriez parlé.

PIERRE. — Vous oubliez que Paul est mon meilleur ami?

ANNETTE. — Vous oubliez que nous nous trouvons dans une situation banale? Pierre, vous me faites du chantage en ce moment!

PIERRE. — Pourquoi pas? Je me sens tout permis. Après tout, je n'ai pas demandé à vivre ici! Voyez-vous, je l'aime bien, Paul, mais je me trouve aussi bien que lui à tous les points de vue; alors son bonheur m'horripile, surtout quand il veut faire le mien.

ANNETTE. — Il le veut sincèrement.

PIERRE. — Si vous lui répétiez ce que je viens de vous dire, le voudrait-il encore?

ANNETTE. — Je ne lui répéterai pas, si c'est ce que vous voulez savoir!

PIERRE. — Pourquoi?

ANNETTE. — Pourquoi lui faire de la peine inutilement?

PIERRE. — Naturellement! Il ne faut pas qu'il ait la moindre peine, lui.

ANNETTE. — Que voulez-vous au juste? Etre heureux, ou que Paul ne le soit plus?

PIERRE. — Vous avez une façon de voir les choses...

ANNETTE. — Pierre... vous n'avez pas à être jaloux du bonheur de Paul... nous commençons à être un vieux ménage, vous savez... si cela peut suffire à vous consoler...

PIERRE. — On dit ça.

ANNETTE. — On le dit quand c'est vrai... malheureusement!

PIERRE. — Alors?... Pas heureuse?

ANNETTE. — Je n'ai rien dit de pareil, je suis... tranquille.

PIERRE. — Et ça vous suffit?

ANNETTE. — C'est mal de votre part d'abuser d'une situation délicate... c'est lâche. Vous essayez de me mettre dans l'idée que je pourrais être responsable de vos malheurs... C'est malin! Je vais me tourmenter maintenant, c'est injuste. Si encore vous m'aimiez, vous auriez des excuses.

PIERRE. — Qu'en savez-vous si je ne vous aime pas?

ANNETTE. — Croyez-vous qu'une femme ne s'aperçoive pas de ces choses-là?

PIERRE. — Vous en seriez fâchée?

ANNETTE. — Est-ce qu'on se fâche pour ça?

PIERRE. — C'est que quand j'aime, je suis terrible, moi : je vais jusqu'au drame!

ANNETTE. — Je sais... je sais... mais nous n'en sommes pas là... Il n'y a pas de raison.

PIERRE. — C'est que je ne pourrais pas être malheureux à ce point-là deux fois de suite, moi!

ANNETTE. — Qui vous parle d'être malheureux? C'est une idée fixe chez vous!

PIERRE. — Si seulement vous vouliez m'aider!

ANNETTE. — Mais je ne fais que ça! Nous y passons nos journées, Paul et moi.

PIERRE. — Ah! Laissons Paul de côté et mettez-vous une fois pour toutes dans la tête qu'il ne peut rien pour moi; vous seule pouvez me tirer de là; si seulement Paul pouvait le comprendre et se tenir tranquille!

ANNETTE. — Je voudrais bien! Pauvre trésor, ça le reposerait.

PIERRE. — Il est bien gentil... mais je ne le crois tout de même pas capable de sentiments aussi violents que les miens.

ANNETTE. — Il est peut-être plus raisonnable et puis il est marié. Rien de tel pour former le caractère.

PIERRE. — Avouez tout de même qu'il fait partie de ce genre d'hommes qui à la longue manquent d'imprévu!

ANNETTE. — Je reconnais que ça n'est pas votre cas! Mais avec lui on peut boire tranquillement, laisser les fenêtres ouvertes, voir traîner les couteaux et faire sans crainte la cuisine au gaz.

PIERRE. — Mais ça n'est pas une existence! Laissez-moi au moins vous convaincre qu'il y a autre chose dans la vie!

ANNETTE. — Essayez toujours, si cette occupation peut vous changer les idées... Je n vous en empêche pas.

PIERRE. — Il y a... il y a... je ne sais pa moi!

ANNETTE. — Ne vous énervez pas!

PIERRE. — Ne vous énervez pas! C'est faci à dire... Mais si, je m'énerve!... je crois q c'est bon signe d'ailleurs. Je me sens reviv tout d'un coup!... Si, si, je vous assure... Ma qu'est-ce qui m'arrive? Je vais bien, moi! vais très bien! j'ai l'impression de sortir d't cauchemar... Vous devez bien voir sur m figure que je suis un autre homme?

ANNETTE. — Tant mieux. Excellent ét d'esprit! Pourvu qu'il dure!

PIERRE. — Mais il durera! ça ne dépend q de vous! Vous aimez tout de même mieux n voir revivre, non? Si seulement vous pouvi prendre conscience de votre pouvoir... m'e courager...

ANNETTE. — Vous me croyez capable vous aider à supporter cette existence cruelle, si pleine de tourments réservés à vo seul?

PIERRE. — Mais rien que le fait d'en parl m'aide! Tenez, je me sens à tel point reviv à tel point un autre homme, que si on n demandait ma vie pour sauver quelqu'un ce moment, je refuserais, tellement je me se rempli d'espoir... Alors...

ANNETTE. — Alors... continuez... à espér

PIERRE. — Je peux? C'est merveilleux! c' extraordinaire! Je n'en veux déjà plus à Pa J'ai envie de lui raconter ce qui m'arriv Sacré Paul! il en ferait une tête!

ANNETTE. — Je le crois volontiers. N' faites tout de même rien. En attendant, il rentrer et... je vais préparer le dîner.

PIERRE. — Je peux vous aider?

ANNETTE. — Oh non! ne prenez pas ce peine, pas déjà!

Annette sort. Pierre reste un mom seul. Il marche de long en large, t excité; jette un coup d'œil complais à la glace; rectifie son nœud de c vate, chantonne; le tout entrecoupé d

PIERRE. — Ça alors... ça alors...

Entre Paul, très sombre, une boute enveloppée sous le bras.

PAUL. — Tu parles tout seul, vieux?

PIERRE, *s'arrêtant surpris.* — Hein?... I du tout, je chantonne.

PAUL. — Mon pauvre vieux... ne te don pas cette peine.

ANNETTE, *entrant.* — Tu es là, mon ché Bonsoir... *(Elle l'embrasse.)* Excuse-moi, suis très en retard; je retourne à mes fo neaux. Si on ne me dérange pas, le dîner s très vite prêt. Prenez un verre en m'att dant, un petit et un seul!

Elle sort.

PIERRE. — Elle est mignonne, tu ne trou pas?

PAUL, *sinistre.* — Si...

PIERRE. — Qu'est-ce qu'il y a? Ça n'a pas l'air d'aller, tu sembles tout chose...

PAUL. — Pas du tout. Seulement, je suis resté plus d'une heure tout seul à la terrasse d'un café à boire et à remuer des pensées... des souvenirs. Et toi, comment te sens-tu ce soir?

PIERRE. — Mieux, mon vieux, mieux... *(Se reprenant:)* Enfin... je crois que je commence à me sentir bien... ça va... ça va...

PAUL. — Mon pauvre vieux! N'essaie pas de prendre cet air guilleret pour me donner le change.

PIERRE. — Mais je t'assure...

PAUL. — Tu es gentil, mais va, ne te force pas, c'est inutile. Tu cherches à me faire plaisir, c'est touchant de ta part mais je ne suis pas dupe, je ne mérite pas cet effort.

PIERRE. — Allons donc! tu as été parfait.

PAUL. — Non, mon vieux, non, tu es très indulgent, mais je sais ce que je dis : j'ai été mesquin, je n'ai rien compris ou plutôt je n'ai rien voulu comprendre; j'ai été aveugle, égoïste. Profondément égoïste, voilà ce que je suis.

PIERRE. — Tu exagères..

PAUL. — Tu sais bien que non. Tu me ménages parce que, dans le fond, tu m'aimes bien...

PIERRE. — C'est vrai!

PAUL. — Je sais... mais je ne mérite pas ton affection.

PIERRE. — Mais si! Qu'est-ce que tu vas chercher?

PAUL. — Je me suis conduit bourgeoisement, mon vieux, voilà la vérité. J'ai été mufle... ne me dis pas le contraire! Je n'ai pas eu les réactions que tu étais en droit d'attendre de moi... celles qui auraient été les miennes quand nous menions la vie de garçon.

PIERRE. — Je ne dis pas...

PAUL. — Tu te souviens?...

PIERRE. — Bien sûr.

PAUL. — On partageait tout dans ce temps-là.

PIERRE. — C'est vrai.

PAUL. — Il n'y avait pas de problème. « Ce qui est à toi est à moi»; c'était notre devise. Tu te rappelles la fois où j'étais jaloux de toi et d'une de tes petites amies! Quand je te l'ai avoué, tu t'es mis à rigoler. Le soir même je n'avais plus de raisons d'être jaloux, tu avais tout arrangé, et le lendemain j'étais guéri.

PIERRE. — Je me souviens.

PAUL. — C'était le bon temps! Est-ce qu'à ce moment-là tu m'as posé des questions? Est-ce que tu as essayé de me raisonner?... Non. Tu m'as dit — tiens, je t'entends encore — tu m'as dit : « C'est pour ça que tu te tracasses gros ballot? — tu m'appelais souvent gros ballot dans ce temps-là — c'est pour ça que tu te tracasses? Tu as bien tort, ça n'en vaut pas la peine. Dans la vie il faut toujours faire ce dont on a envie et ce n'est pas moi qui t'en empêcherais ou qui viendrais te le reprocher, quoi qu'il advienne! » Et là-dessus tu as fait ce qu'il fallait pour que tout s'arrange... je ne sais même pas si je t'en ai jamais remercié, tant la chose nous paraissait naturelle.

PIERRE, *un peu gêné.* — Allons... tu ne vas pas t'attendrir!

PAUL. — Pourquoi non? Ce sont des souvenirs émouvants.

PIERRE. — Ce n'est pas une raison.

PAUL. — Alors je comprends ce que tu as dû ressentir quand je t'ai assommé avec mes discours, mes bonnes raisons qui n'en étaient pas... Et quand je t'ai proposé de jouer aux cartes pour passer le temps? Ce que tu as dû me mépriser! Ce que tu as dû être déçu quand tu es venu vers moi en souvenir de ce temps-là et que tu as pu croire que j'avais changé.

PIERRE. — Mais non, mais non... Sur le moment, évidemment je ne dis pas, mais c'est fini.

PAUL. — On change, vois-tu! Petit à petit on s'embourgeoise sans même s'en apercevoir... on oublie...

PIERRE. — C'est normal.

PAUL. — Non! ça n'est pas normal! Et tu le sais aussi bien que moi! Seulement tu as le tact de n'en rien laisser paraître pour ne pas m'accabler.

PIERRE. — Mais puisque je vais mieux...

PAUL. — Mais non, tu ne vas pas mieux, il n'y a aucune raison! Je n'ai tout de même pas la fatuité de penser qu'Annette et moi pourrions y être pour quelque chose.

PIERRE. — Pourquoi non? Ne me crois tout de même pas indifférent à vos marques d'amitié. J'apprécie tout ce que vous faites pour moi.

PAUL. — C'est si peu de chose...

PIERRE. — Il y en a beaucoup qui n'en seraient pas capables.

PAUL. — Peut-être, mais quand un homme comme toi en arrive là, on ne le sort pas d'affaire avec des bons mots.

PIERRE. — Pourquoi non? Une bonne parole dite au bon moment peut être d'un puissant réconfort.

PAUL. — Je ne dis pas, mais le moment passé, quand on se retrouve seul en face de ses pensées, ça doit être dix fois pire.

PIERRE. — Oui et non...

PAUL. — Tu auras beau faire, tu n'arriveras pas à me convaincre. D'ailleurs, tu n'es pas sincère avec toi-même en ce moment... tu triches. Je t'ai bien observé ces derniers temps, tu sais, et j'ai compris ce qu'il y avait de factice dans tes accès de gaieté. Et tiens, même quand tu ris, j'ai mal pour toi.

PIERRE. — Pourtant je ris quelquefois de bon cœur.

PAUL. — Tu le crois? Mon pauvre vieux! Ton rire sonne faux!... Si tu pouvais voir dans ces moments-là la pauvre gueule que tu fais!

PIERRE. — Oh! oh!...

PAUL. — C'est dur de voir souffrir un être cher et de se torturer pour savoir comment on pourrait le sortir de son chagrin. Ce qui me bouleverse le plus, vois-tu, ce sont les efforts surhumains que tu fais pour dissimuler, et combien il est monstrueux que ce soit toi

qui en fasses puisque c'est toi qui es malheureux. Mais c'est fini... ne te tourmente plus... j'ai compris. Tu ne peux pas savoir à quel point j'ai été près de toi par moments sans que tu t'en doutes, pas une seule de tes pensées les plus secrètes qui ne m'ait été droit au cœur.

PIERRE. — Tu crois?

PAUL. — Oui... et je vais t'étonner : je suis d'accord!

PIERRE. — Quoi?

PAUL. — Ose dire que ça n'est pas la parole que tu attendais de moi?

PIERRE. — Non...

PAUL. — Oh! ce n'est pas de gaieté de cœur que j'en viens là... Tu dois bien te douter de ce qu'il m'en coûte?... J'aurais évidemment préféré que tout s'arrange autrement... Mais puisqu'il n'y a pas d'autre moyen : tant pis!

PIERRE. — Mais... et toi?

PAUL. — Merci pour ce mot-là... Moi? J'aurai une peine atroce naturellement, mais c'est bien mon tour, j'ai droit à ma part.

PIERRE. — Et... Annette?

PAUL. — Elle comprendra aussi. Ce sera dur pour elle évidemment.

PIERRE. — Tu crois?

PAUL. — Moins dur que pour moi... elle se consolera plus vite.

PIERRE. — Je l'espère.

PAUL. — Après tout elle n'est qu'une femme, il ne faut pas lui en vouloir.

PIERRE. — Tu penses bien que ça n'est pas moi qui lui en voudrais... j'aurais mauvaise grâce!... Tout de même, ça me fait quelque chose que tu aies pensé à ça!

PAUL. — De toutes façons je ne pouvais rien empêcher; on aurait toujours fini par en arriver là.

PIERRE. — Tu crois?

PAUL. — Mais oui.

PIERRE. — Merci, vieux, c'est chic ce que tu fais là! *(Paul ouvre les bras, Pierre vient s'y jeter. Ils s'étreignent en silence.)* Je ne l'oublierai jamais!

PAUL. — Toujours le mot pour rire! J'ai apporté notre bouteille traditionnelle. Après une émotion pareille, elle ne sera pas de trop: toujours prête à partager nos misères.

Il débouche la bouteille et sort deux verres.

PIERRE. — Je dois dire que...

PAUL, *lui donnant un verre et levant le sien.* — A notre amitié!

PIERRE. — A notre amitié! *(Paul éclate en sanglots.)* Eh bien quoi? Eh bien quoi? qu'est-ce qu'il se passe?

PAUL. — Pardonne-moi... je n'en pouvais plus.

PIERRE. — Mais naturellement... c'est au-dessus de tes forces...

PAUL. — Tu dois me trouver lâche?

PIERRE. — Mais pas du tout, je comprends ce que tu dois endurer.

PAUL. — Vois-tu... je te demande de ne rien précipiter, il faut me laisser m'habituer à cette idée tout doucement...

PIERRE. — C'est la moindre des choses rien ne presse.

PAUL. — Tu crois que tu pourras tenir l coup encore quelque temps?

PIERRE. — Bien sûr.

PAUL. — Merci. C'est affreux! A l'idée d ne plus te revoir jamais, j'ai flanché et si t savais comme je m'en veux de retarder pa lâcheté, par étroitesse d'esprit, le moment d ta délivrance... Et pourtant, tu es déjà perd pour nous... mon pauvre vieux, tu n'es déj plus de ce monde!

PIERRE, *ahuri.* — Quoi?...

PAUL, *se remettant à pleurer.* — Incurable tu es incurable! Et tous les Chinois de la terr n'y changeront rien! Inconsolable... incapabl de résister dans ce monde d'injustice et d misère... trop sensible, trop tendre pour notr jungle; et je ne t'en aimerai que davantag pendant les courts instants qui nous restent passer ensemble. Mais sois tranquille, tout ser fait comme tu l'avais désiré, je veillerai à tou je te le promets... tu auras des fleurs comm s'il en pleuvait! Et je ne veux pas laisse passer cette occasion de te dire à quel poin nous avons été touchés que tu aies pensé nous; ton geste nous a été droit au cœur!... s si, je t'assure — on en parlait hier encor avec Annette — c'est une chose que nous n sommes pas prêts d'oublier... mais ne te fa pas de mauvais sang : nous nous occuperon de tout, ce sera parfait... Tu seras conten tu verras...

PIERRE. — Tu es trop gentil.

PAUL. — Mais non, mais non, c'est moindre des choses! Te voilà tranquilli maintenant?

PIERRE. — Tout à fait...

PAUL. — C'est bien ce que tu voulais?

PIERRE. — Oui... oui...

PAUL. — Alors, tout va bien?

PIERRE. — Très bien...

PAUL. — Nous parlerons souvent de toi, sais... tous les jours... Bois, mon vieux, bo ça n'est pas une raison pour se priver.

Il le sert.

PIERRE. — Merci.

PAUL. — Dis-moi?

PIERRE. — Quoi?

PAUL. — De savoir qu'on n'aura plus l'occ d'en boire doit en décupler la saveur, no On doit savourer?

PIERRE. — Oh! tu sais...

PAUL. — Détends-toi, mon vieux, détend toi. Tu n'as plus aucune raison de te faire soucis maintenant.

PIERRE. — C'est que, justement vois-tu, n aussi je suis bouleversé... je ne sais plus j'en suis... j'hésite...

PAUL. — Tu ne vas pas te mettre à avoir d scrupules?

PIERRE. — Non, bien sûr... mais j'ai pe de vous causer du dérangement.

PAUL. — Penses-tu!... Ne t'occupe pas de c'est notre affaire. C'est du détail. Ne t quiète pas pour nous, fais comme si no n'étions pas là.

PIERRE. — Maintenant que j'ai apprécié la façon dont vous vivez tranquillement tous les deux, je me sens gêné... je pense à ta femme... je ne sais pas si tu te rends bien compte du coup que l'événement va lui porter.

PAUL. — On ne lui dira rien, on ne peut pas toujours s'occuper de l'avis des femmes... Tout restera entre nous, comme au bon vieux temps... et quand ce sera fait, ce sera fait.

PIERRE. — Et puis... je t'ai vu si ému tout à l'heure... j'ai tout à coup réalisé combien tu m'aimais, quel coup ce serait pour toi de me perdre, quel vide j'allais laisser dans ta vie.

PAUL. — C'est vrai, mais, moi, j'ai Annette! Si tu savais, malgré nos petites brouilles, quels trésors d'affection il y a en elle, toute la tendresse dont elle est capable... Alors, tu vois, ne te tracasse pas pour moi, je m'en sortirai.

PIERRE. — Je n'en doute pas; seulement tu n'as pas l'air de te rendre compte qu'on ne se suicide pas à l'improviste... Je n'ai plus ce qu'il faut... Tu as l'air de te figurer qu'on se procure du poison sur commande, quand on veut... Vous avez jeté le mien, je n'en ai plus!

PAUL, *sortant un petit sachet de sa poche.* J'y ai pensé justement... je me suis arrangé. Ne me remercie pas, c'était la moindre des choses puisque nous t'avions gâché le tien.

PIERRE, *suffoqué.* — Tu penses à tout...

PAUL. — Je me suis dit que tu n'aurais sans doute pas envie de sortir, de voir du monde.

PIERRE. — Mais, bon sang! Il y a tout de même des jours où on n'est pas en train! Quand j'étais disposé, tu ne voulais pas, c'est vrai! J'étais fin prêt, j'avais tout prévu; maintenant vous m'avez amolli avec votre vie de famille; le caractère s'émousse à ce régime-là...

PAUL. — Mais bien sûr, rien ne presse, je ne te bouscule pas, prends ton temps.

PIERRE. — Prends ton temps! prends ton temps! Tu es là à me rabâcher toutes les bonnes raisons que j'ai d'en finir, c'est à peine si je peux placer un mot! A t'entendre, on croirait que c'est toi qui vas en terminer avec l'existence; tu me gâches mon plaisir à la fin!

PAUL. — Je ne voulais pas te vexer.

PIERRE. — Il s'agit bien de ça... Quand je te dis que je vais mieux, c'est peut-être vrai, tu devrais t'en réjouir.

PAUL. — Si seulement je pouvais te croire, personne n'en serait plus heureux que moi, tu le sais bien.

PIERRE. — Tu m'agaces avec tes façons de me donner des ordres! Tu te crois tout permis parce que tu as bu!

PAUL. — Pierre, tu me fais beaucoup de peine, la douleur t'égare; j'ai bu pour noyer mon chagrin.

PIERRE. — Je suis bien assez grand pour prendre mes décisions tout seul!

PAUL. — Ta décision, il y a longtemps qu'elle était prise.

PIERRE. — J'ai peut-être changé d'avis.

PAUL. — Là... tu cherches à me faire plaisir!

PIERRE. — Ça te ferait vraiment plaisir?

PAUL. — J'espère que tu n'en doutes pas! Et je souhaite de tout cœur que ce ne soit pas seulement l'esprit de contradiction qui te fasse parler. *(Se mettant brusquement en colère:)* C'est tout de même un peu agaçant à la fin cette manie que tu as, dans les discussions, de prendre toujours le contre-pied de ce qu'on te dit; il faut à tout prix que tu aies le dernier mot, même s'il doit n'avoir aucun sens...

PIERRE. — Alors, tu ne veux pas que je sois heureux?

PAUL. — Mais je ne demande que ça! Seulement ce n'est pas facile de te contenter, avoue-le!

Annette entre. Elle a remis ses chaussures d'appartement.

ANNETTE. — Le dîner est prêt. Si ces messieurs n'y voient pas d'inconvénient, nous allons pouvoir passer à table. J'espère que vous avez faim tous les deux?... Vous en faites des têtes! Vous ne vous êtes pas disputés, au moins?

PAUL. — Non, pourquoi? Nous n'avions aucune raison de le faire, nous discutions amicalement, tout au plus.

ANNETTE. — C'est bien ce que je disais : vous vous disputiez.

PAUL. — Pierre a la manie de la contradiction.

PIERRE. — Ecoutez, Annette, je vous fais juge.

PAUL, *à Annette.* — Pourquoi ris-tu?

ANNETTE. — Je suis heureuse de vous voir enfin normaux.

PAUL. — Pierre me soutient, contre toute vraisemblance, qu'il va mieux.

PIERRE. — Mais nom d'un chien! si c'était vrai?

ANNETTE. — Eh bien, oui! pourquoi n'irait-il pas mieux?

PAUL. — Tu ne vas pas le soutenir?

ANNETTE. — Pourquoi n'irait-il pas mieux? Il est ici pour ça.

PIERRE. — Là! c'est exactement ce que je disais!

PAUL, *à Annette.* — Tu trouves ça normal, toi?

ANNETTE. — Pourquoi non? Sans vouloir nous flatter, nous avons fait ce qu'il fallait pour en arriver là!

PAUL. — Tu trouves? Justement, c'est là l'objet de la discussion; moi, je ne trouve pas.

ANNETTE. — Mais si Pierre dit que c'est vrai?

PAUL. — Allons donc! Un homme qui, hier encore, voulait se jeter par la fenêtre!

PIERRE. — Hier, c'était hier, la nuit porte conseil.

PAUL. — Pourquoi cette nuit-ci en particulier?

PIERRE, *s'énervant.* — Est-ce que je sais, moi? Je constate, c'est tout! Je n'ai pas pensé qu'il me faudrait donner des explications.

PAUL. — Alors?... C'est décidé?... Tu vas mieux?... Tu t'entêtes?

PIERRE. — Mais je me tue à te le répéter.

PAUL. — Tu ne viendras pas nous dire demain que tu as changé d'avis?

PIERRE. — Mais non.

ANNETTE. — Tu peux le croire, Paul.

PAUL. — Toi aussi, tu as l'air certaine de sa guérison?

ANNETTE. — Oui.

PAUL. — Puisque vous êtes d'accord tous les deux, je ne discute plus. Eh bien, mes enfants, il faut fêter ça... Soyons tout à la joie!... Nous allons trinquer à ta résurrection, vieux frère!

ANNETTE. — Ah non! vous n'allez pas encore boire. Si vous croyez que je vais passer toutes mes soirées entre deux ivrognes...

PAUL. — Qu'est-ce qui te prend? Excuse-la, mon vieux!

ANNETTE. — Pierre n'a pas besoin de s'abîmer le foie maintenant qu'il va mieux.

PIERRE. — Mais naturellement... vous avez raison.

PAUL. — Ah bon! Dis donc, vieux, tu prends les choses du bon côté. Mais tu sais, ce n'est pas parce que tu vas mieux qu'il faut te croire obligé de nous quitter; rien ne presse; j'espère que tu vas nous rester encore un bout de temps. N'est-ce pas, Annette?

ANNETTE. — Mais bien sûr.

PAUL. — Je me doutais bien que tu serais de mon avis.

PIERRE. — Je ne voudrais pas abuser...

PAUL. — Tu plaisantes!

ANNETTE. — Je pense à une chose tout d'un coup.

PAUL. — Quoi donc?

ANNETTE. — Maintenant que nous sommes là, si heureux tous les trois, ce serait méchant de laisser Zézette se morfondre toute seule...

PAUL. — Rien ne presse!

ANNETTE. — Ce serait plus gentil.

PIERRE. — Ce serait la moindre des choses.

PAUL. — Non, mon vieux! C'est très aimable de ta part, nous apprécions ta délicatesse, mais il n'y a aucune raison pour, qu'en plus de tes malheurs, tu subisses l'odieuse présence de ma belle-sœur!

ANNETTE. — Zézette, odieuse?

PAUL. — Non, sa présence.

ANNETTE. — Ah bon!

PIERRE. — Je ne voudrais pas changer vos habitudes à ce point-là et priver Annette de l'affection de sa sœur.

PAUL. — Alors là, je ne te reconnais plus! Pour accepter de passer la soirée avec Zézette, tu dois te sentir d'une résistance à toute épreuve!

PIERRE. — Je ne comprends pas pourquoi tu es désagréable avec ta femme, sous prétexte que tu n'as plus de famille. Ce n'est pas la faute d'Annette si elle a encore sa sœur

ANNETTE. — Merci, Pierre, vous êtes gentil

PIERRE. — Du tout, je ne suis que compréhensif.

PAUL. — Tu veux dire que je ne le suis pas

PIERRE. — Tu es intransigeant.

PAUL. — Toi, tu parles en célibataire.

PIERRE. — C'est peu aimable de ta part de me faire sentir ma solitude.

PAUL. — Je ne veux rien te faire sentir de tout.

PIERRE. — Je te demande pardon, tu insistes lourdement, je n'ai rien contre le mariage.

PAUL. — Je voudrais t'y voir!

ANNETTE. — Qu'est-ce que tu veux dire?

PAUL. — Je veux dire qu'il est difficile de parler de ce qu'on ne connaît pas.

ANNETTE. — C'est pour moi que tu dis ça?

PAUL. — Non, pour ta sœur; c'est d'elle dont il est question.

ANNETTE. — Dès qu'on parle d'elle, tu perds ton bon sens.

PAUL. — Ça prouve au moins qu'en temps ordinaire j'en ai.

On sonne trois fois.

PIERRE. — Trois coups, c'est elle!

PAUL. — Déjà?

ANNETTE. — Je lui ai demandé de passer ce soir. Elle a accepté tout de suite!

PAUL. — Ben, voyons!...

PIERRE. — Ne vous dérangez pas, je vais ouvrir.

PAUL. — Tu as toutes les audaces aujourd'hui!

PIERRE. — A la réflexion, je crois que nous avons été un peu vifs avec elle. Je tiens être le premier à m'en excuser.

Il sort.

ANNETTE. — J'avais pensé qu'on serait bien tous les quatre...

PAUL. — Ça va être le paradis!...

VOIX DE PIERRE. — Bonsoir, chère petite madame! Je suis si heureux de vous voir!

PAUL. — Il est fou!

ANNETTE. — Non, il est content de la voir

PAUL. — C'est bien ce que je dis.

ANNETTE. — On n'entend plus rien.

PAUL. — Peut-être qu'elle l'embrasse *(Pierre entre, se tenant la joue.)* Tu essuies les traces de rouge à lèvres?

ANNETTE. — Ce n'était pas Zézette qui avait sonné?

PIERRE. — Si...

ANNETTE. — Alors, où est-elle?

PIERRE. — Repartie...

ANNETTE. — Sans rien dire?

PAUL. — Qu'est-ce qu'elle voulait?

PIERRE. — Je me le demande.

ANNETTE. — Pourquoi?

PIERRE. — J'ai du mal à me faire à l'idée qu'elle était venue uniquement pour me gifler

RIDEAU

ACTE IV

Annette est seule en scène. Elle va et vient, elle a ses chaussures d'appartement et fait claquer ses talons. Pierre entre, les bras chargés de paquets, exactement comme Annette l'a fait au début du troisième acte.

PIERRE. — J'ai pris aussi la bouteille de porto.

ANNETTE. — Quelle idée originale! Vous êtes gentil, mon petit Pierre, seulement maintenant vous allez être bien sage, vous mettre dans un petit coin et y rester tranquillement pendant que je finis ce que j'ai à faire.

PIERRE. — J'essaie de me rendre utile.

ANNETTE. — C'est touchant de votre part, malheureusement je suis obligée d'aller et venir. Si je vous trouve à chaque instant dans mes jambes, ça ne fera que me retarder; je sais bien que vous pourriez me dire que s'il y avait de la musique ça arrangerait tout; mais ça n'est pas le cas.

PIERRE. — De la musique?

ANNETTE. — Ne cherchez pas à comprendre, c'est une plaisanterie de femme mariée.

PIERRE. — Si je vous dérange...

ANNETTE. — Pas du tout, seulement Paul va rentrer d'un moment à l'autre et j'aimerais que le dîner soit prêt quand il arrivera.

PIERRE. — Vous êtes bien aux petits soins pour lui tout d'un coup?

ANNETTE. — Je me tracasse pour sa santé, il est triste, il a mauvaise mine, il n'a de goût à rien.

PIERRE. — Et moi, qu'est-ce que je deviens dans tout ça?

ANNETTE. — Vous, vous allez très bien.

PIERRE. — Qu'en savez-vous?

ANNETTE. — C'est visible. A côté de ce pauvre Paul, c'en est même indécent.

PIERRE. — C'est tout ce que vous trouvez à dire?

ANNETTE. — Que voulez-vous que je dise d'autre?

PIERRE. — Ça alors, c'est un peu fort! C'est tout de même trop facile d'oublier aussi vite ses promesses.

ANNETTE. — Quelqu'un vous a promis quelque chose?

PIERRE. — Quand vous aurez fini de vous moquer de moi...

ANNETTE. — Vous voulez dire que, moi, je vous ai promis quelque chose?

PIERRE. — Comme si vous ne le saviez pas!

ANNETTE. — Ça me sera sorti de l'esprit.

PIERRE. — Vous m'avez dit d'espérer.

ANNETTE. — Ah oui! de ça je me souviens parfaitement.

PIERRE. — Ah! tout de même!

ANNETTE. — Ce n'était pas une promesse.

PIERRE. — Non, mais c'était un encouragement.

ANNETTE. — Vous aviez l'air si malheureux. C'était la moindre des choses, de ma part, de vous encourager dans un moment pareil; vous me faisiez beaucoup de peine, je ne pouvais plus supporter de vous voir si triste... Je suis bien contente que ce soit fini.

PIERRE. — Fini... fini... n'allons pas si vite. Depuis que vous m'avez dit d'espérer, j'espère, moi!

ANNETTE. — Et je constate avec plaisir que l'espoir vous réussit très bien.

PIERRE. — Vous trouvez? Vous ne croyez tout de même pas que je vais passer ma vie à attendre?

ANNETTE. — A attendre quoi?

PIERRE. — Ce que vous m'avez promis.

ANNETTE. — Mais puisque je n'ai rien promis.

PIERRE. — Vous m'avez dit d'espérer.

ANNETTE. — Je n'ai pas dit quoi...

PIERRE. — Vous pensiez bien à quelque chose?

ANNETTE. — Non. Ça m'arrive, vous savez, de parler sans penser à rien. Paul me le fait souvent remarquer.

PIERRE. — Votre ton était plein de sous-entendus.

ANNETTE. — Lesquels?

PIERRE. — Mais... je ne sais pas...

ANNETTE. — Ah! vous voyez bien que vous vous faites des idées.

PIERRE. — On ne dit pas d'espérer sur ce ton-là sans penser à quelque chose de précis.

ANNETTE. — Qu'est-ce que vous entendez par « ce ton-là »? Attention, Pierre, je n'aime pas beaucoup le vôtre en ce moment! Méfiez-vous de votre imagination, je vous interdis de penser... que je puisse imaginer... les choses auxquelles vous pensez!

PIERRE. — Votre ton était prometteur et permettait à mon imagination de se donner libre cours.

ANNETTE. — Deux doigts de cour si c'est cela dont vous voulez parler, ne sont jamais pour déplaire, mais seulement de quoi entretenir la bonne humeur de la maîtresse de maison; un mot osé à la rigueur, pendant l'absence du mari, pour créer une petite complicité qui permette, une fois celui-ci rentré, de rire tantôt avec l'un tantôt avec l'autre, en laissant chacun d'eux libre de penser que c'est de l'autre qu'on s'amuse, alors qu'on est la seule à savoir que c'est des deux... ça ne fait de mal à personne et ça permet à tous de passer une agréable soirée.

PIERRE. — Le mari est seul à profiter de certains avantages, une fois la soirée terminée.

ANNETTE. — C'est bien normal. Après tout il est marié, lui, il a pris des risques. Il est de l'intérêt des femmes que le mariage ne comporte pas que des inconvénients.

PIERRE. — Vous venez me parler mariage quand je vous parle d'a...

ANNETTE. — D'adultère!... Osez le dire, mon petit Pierre! Vous n'êtes guère galant avec la femme de votre meilleur ami. Oui... je sais, j'ai dit : « Espérez! » ... Espérez et vous verrez que tout finira par s'arranger. Et j'avais raison, tout va très bien, j'avais vu juste.

PIERRE. — Avouez plutôt que vous avez changé d'avis. De quoi ai-je l'air, moi, maintenant?

ANNETTE. — De quelqu'un qui reprend goût à l'existence.

PIERRE. — Rien, dans l'état actuel des choses, ne permet de faire une pareille affirmation.

ANNETTE. — Mais c'est l'évidence même.

PIERRE. — Je refuse d'aller bien par un procédé aussi déloyal.

ANNETTE. — Vous n'y pouvez plus rien.

PIERRE. — J'étais en bonne voie, mais seulement parce que j'étais rempli d'espoir... Maintenant, je vais sombrer de nouveau dans la désolation.

ANNETTE. — Mais non.

PIERRE. — Vous avez prolongé mon agonie par plaisir, par sadisme, sadisme féminin, le pire, je l'ai toujours dit. Pourquoi avez-vous fait une chose pareille?

ANNETTE. — Mais tout simplement pour que vous ayez le temps de vous rendre compte que tout cela n'était pas si grave que vous l'imaginiez. Si j'ai pu vous sauver, moi, d'un immense chagrin, il se trouvera bien quelqu'un pour vous consoler d'une petite déception.

PIERRE. — Non! c'est bien fini, j'en ai ass de tous ces compromis, je vais en termin une bonne fois pour toutes... Assez de ma chandages!... Et tenez, puisque vous le pren de cette façon, je ne ferai pas ça chez vous! J'irai en terminer chez moi, tout seul... aba donné...

ANNETTE. — Vous ne ferez rien de pareil.

PIERRE. — Si!... C'est bien vu?... Bi décidé?... vous n'insistez pas pour me ret nir?... Avouez que vous me détestez!

ANNETTE. — Vous savez bien que non!

PIERRE. — Je ne sais pas si vous réalis très bien la portée de ce refus, ses cons quences?

ANNETTE. — Mais si!

PIERRE. — Vous n'oseriez pas me parler la sorte si Paul était là! Vous profitez de s absence pour me laisser partir... car je m' vais... Qu'est-ce que vous dites?

ANNETTE. — Rien. Vous avez bien entend

PIERRE. — Mais c'est criminel ce que vo faites là!

ANNETTE. — Non, c'est chinois.

PIERRE. — Vous m'envoyez à la mort sa un mot de réconfort?

ANNETTE. — Je n'en trouve plus. Et d'a leurs, je ne vous envoie nulle part, je vo laisse partir.

PIERRE. — Mais c'est affreux! Pourquoi?

ANNETTE. — Parce que ça m'est égal.

PIERRE. — Vous me dites ça froidemen Vous osez me dire ça! Après ce qui aurait se passer entre nous?

ANNETTE. — Ah! je vous en prie! il ne s' rien passé. Avez-vous pensé à Paul?... A qu'il deviendrait?

PIERRE. — A ce qu'il deviendrait? Mais ri justement! Tous les hommes ne sont pas cap bles de mourir d'amour, vous savez!

ANNETTE. — Tant mieux! ce serait beauco de soucis dans un ménage.

PIERRE. — Paul sera navré de me v partir.

ANNETTE. — Ça ne m'étonnerait pas de lu Il est attendrissant par moment.

PIERRE. — Quand je vais lui annoncer m départ, il va tout faire pour me retenir.

ANNETTE. — Il fera ce qu'il voudra; ap tout c'est lui qui commande ici.

PIERRE. — Depuis quand?

ANNETTE, *sortant.* — Depuis... depuis... q est malheureux.

PIERRE. — Ayez donc des amis... on ne p décidément compter sur personne.

Il sort, côté opposé. Annette revient p sive, puis finalement a un geste si fiant : « Après tout, tant pis, on ve bien. » Entre Paul, qui surprend geste.

PAUL. — Bonsoir...

ANNETTE. — Bonsoir, chéri.

PAUL. — Pierre n'est pas là?

ANNETTE. — Il était ici il y a deux minu

PAUL. — Avec toi?

ANNETTE. — Naturellement.

PAUL. — Vous bavardiez?

ANNETTE. — Oui.

PAUL. — Gaiement? Il continue d'aller bien? t où est-il maintenant?

ANNETTE. — Je ne sais pas.

PAUL. — Il est sorti?

ANNETTE. — Je ne crois pas.

PAUL. — La chose m'aurait étonné aussi. Il st dans la maison alors?

ANNETTE, *agacée*. — Mais sans doute... Il ait ce qu'il veut.

PAUL. — Il faut dire qu'il a l'air de com-encer à apprécier sérieusement notre inté-ieur; nous avons réussi au-delà de toute espé-ance... Je n'ai pas interrompu votre conver-ation au moins?

ANNETTE. — Mais pas du tout.

PAUL. — Ça t'ennuie ce que je te dis.

ANNETTE. — Mais non!

PAUL. — Tu me rabroues.

ANNETTE. — Je ne te rabroue pas.

PAUL. — En tout cas, tu as l'air de mauvaise umeur.

ANNETTE. — C'est un comble!... C'est toi qui 'arrêtes pas de faire la tête. Loin de moi idée de te faire des reproches, mais tu es inistre depuis quelques jours.

PAUL. — J'ai peut-être mes raisons.

ANNETTE. — Eh bien! dis-les!... Si tu crois u'elle est gaie la vie que je mène dans cette aison! On ne sait jamais si on doit rire ou leurer... J'en ai assez!

PAUL. — Cette vie te pèse?

ANNETTE. — Un peu... Mais à qui la faute? ui est responsable de tout ce qui arrive?... as moi en tout cas!

PAUL. — Je sais, tout est de ma faute, je 'ai que ce que je mérite. Ça m'apprendra à ouloir remplir consciencieusement les devoirs ue vous impose l'amitié. Après tout, c'est la eule chose que j'aie à me reprocher. Enfin, cul le résultat compte : Pierre va de mieux n mieux et il a l'air de se plaire de plus en lus ici.

ANNETTE. — Il est charmant en ce moment.

PAUL. — Je le crois volontiers.

ANNETTE. — Tu devrais t'en réjouir.

PAUL. — Mais je me réjouis! Je ne fais que a! J'y passe mon temps! Je suis ravi!... Aux nges!

ANNETTE. — Tu le dis sur un ton!... Tu n'es amais content; tu devrais me remercier de 'avoir aidé à tirer ton meilleur ami du fin ond de son désespoir.

PAUL. — Mais comment donc! Je déborde e gratitude.

ANNETTE. — Tu n'avais qu'une préoccupa-ion dans l'existence : ton ami Pierre. Eh bien, a vie est belle! Il est maintenant en excellent tat, prêt à fonctionner comme par le passé our les petits verres, les parties de billard et s conversations intimes sur les inconvénients u mariage...

PIERRE, *entrant*. — Ah! tu es là... toi?

PAUL. — Tu vois...

PIERRE. — Je vous dérange?

PAUL. — Jamais, tu le sais bien.

ANNETTE. — Je vous laisse.

Elle sort.

PIERRE. — Tu n'as pas l'air gai.

PAUL. — Non?

PIERRE. — Mon pauvre vieux... c'est comme moi...

PAUL. — Oh! je t'en prie...

PIERRE. — Quoi?

PAUL. — Ne te donne pas tout ce mal, tu vas très bien.

PIERRE. — Mais non, je t'assure...

PAUL. — Inutile de jouer la comédie! Tu te contiens; si tu ne te retenais pas, tu te mettrais à chanter.

PIERRE. — Tu parlais l'autre jour de mon esprit de contradiction; qu'est-ce que je dirais du tien! Tu veux bien que je sois gai ou triste, mais ça dépend de ton humeur à toi.

PAUL. — Mais puisque je sais que tu es gai, ne te gêne donc pas... ris, chante, danse! N'aie pas honte. Tiens, veux-tu qu'on prenne un verre? Buvons, mon vieux, pendant que ma femme n'est pas là!

Il remplit deux verres.

ANNETTE, *entrant*. — Naturellement, buvons pendant que ma femme n'est pas là!... Il se trouve que j'ai envie de prendre un verre, moi aussi, pour une fois... Vous permettez?

Elle s'empare du verre destiné à Pierre et va pour boire.

PAUL, *affolé*. — Ne bois pas ça!

ANNETTE. — Quoi?

PAUL. — Ne bois pas dans ce verre!

ANNETTE. — Ah non! ça ne prend plus. Et de toute façon, la plaisanterie n'est pas drôle.

PAUL. — Ça n'est pas une plaisanterie; prend l'autre verre si tu veux mais pas celui-là.

ANNETTE. — Tu ne vas pas me dire qu'il a voulu recommencer? Pierre, vous êtes incorrigible! Vous êtes assommant à la fin avec votre manie de mettre du poison dans votre verre chaque fois qu'on prend du porto! Nous allons finir par avoir un accident!

PIERRE. — Mais je n'ai rien mis du tout!

ANNETTE. — Comment voulez-vous qu'on sache quand on doit vous croire?

PIERRE. — Mais je n'ai rien dit.

ANNETTE. — Au fait, c'est vrai; c'est Paul! Qu'est-ce que tu as, mon chéri? Tu es tout pâle! Qu'est-ce qui te prend de te mettre dans un état pareil? C'est fini maintenant, Pierre va mieux, tu ne vas pas te mettre à voir partout des verres empoisonnés?

PAUL. — Celui-là l'est vraiment... laisse-le... je t'en supplie, laisse-le...

ANNETTE. — Mais puisque Pierre dit...

PAUL, *se mettant à pleurer*. — Pierre ne sait pas... donne-moi ce verre.

ANNETTE. — Explique-toi d'abord... Toi, comment peux-tu savoir?

PAUL. — Parce que... je vous demande pardon... c'est moi qui l'ai mis.

ANNETTE. — Toi! Tu voulais te suicider?

PIERRE. — Mais c'était pour moi, ce verre-là! Un peu plus je le buvais!

ANNETTE. — Et alors? Depuis le temps que vous en avez envie! C'est de votre faute... ça devait finir comme ça!... Paul a fini par s'apercevoir de vos petites manœuvres à mon égard. Il a dû tomber de haut, lui qui vous plaçait au-dessus de tout! Mais, mon chéri, tu n'as pas de raison de te supprimer parce que tu découvres que ton meilleur ami est un dégoûtant.

PIERRE. — Merci!

ANNETTE. — Taisez-vous!

PIERRE. — Ah! permettez! Vous vous emballez, vous arrangez les choses à votre idée, mais j'aimerais bien comprendre, moi... Cette histoire n'est pas claire! On ne se trompe pas de verre dans un moment pareil, croyez-en mon expérience, c'est Paul qui m'a servi... il savait tout de même bien ce qu'il faisait; il me l'a donné tout plein... tout prêt... j'ai peur de comprendre...

PAUL. — Je te demande pardon...

PIERRE. — C'était donc ça!...

PAUL. — Oui, mon pauvre vieux... c'était pour toi.

PIERRE. — Tu voulais m'assassiner?

PAUL. — Oui, mais n'emploie pas des mots pareils, tu me gênes.

ANNETTE. — Mon trésor!... Tu voulais faire ça pour moi? C'est vrai? Oh, merci, mon chéri!

PIERRE. — Alors ça c'est un comble! Faites-lui des compliments pendant que vous y êtes! Ça fait une semaine qu'il essaie de m'empêcher d'en finir quand j'en ai envie, et maintenant il veut me supprimer lâchement par derrière!

PAUL. — Oh! par derrière...

PIERRE. — Hypocrite!

PAUL. — Ne m'accable pas, j'ai perdu la tête.

PIERRE. — Facile à dire.

PAUL. — J'étais jaloux, mon vieux.

ANNETTE. — Jaloux?

PAUL. — De vous deux.

ANNETTE. — Mon amour!

PIERRE. — Ah non! vous n'allez pas recommencer, vous êtes indécente à la fin.

ANNETTE. — Grossier!

PIERRE. — Oh! je vous en prie! Jaloux?... Mais à qui la faute si je suis encore de ce monde, qui m'a demandé d'aller mieux?

PAUL. — Je n'avais pas pensé que tu irais mieux à cause de ça.

PIERRE. — Et si c'était le seul moyen? Tu vois bien que tu n'étais pas sincère! Les grands mots ne te coûtaient rien; mais pour ce qui était de sacrifier un tant soit peu de ta chère petite existence, il n'en était pas question!

PAUL. — Oui, les Chinois... je sais; mais j'avais présumé de mes forces... C'est que, vois-tu, ils ont droit à plusieurs femmes, eux, et moi je n'en ai qu'une : c'est tout ce que j'ai au monde.

ANNETTE. — Chéri!

PIERRE. — Et moi alors, je ne comptais plus? Finie l'amitié! Un ami, on le rempla tellement facilement.

PAUL. — Tu es injuste; tu n'étais pas oub dans tout ça, ça me faisait beaucoup de pei de te perdre.

PIERRE. — Tu l'as prouvé... Borgia!

PAUL. — Là, tu exagères! Tu me trait comme un criminel endurci; je ne vois to de même pas si grand, en dehors de t il ne m'est jamais venu à l'idée de supprim personne! Et puis c'est un peu de ta faute, force d'en parler, j'en étais venu à te con dérer comme déjà disparu... Alors, un peu pl un peu moins...

PIERRE. — C'est charmant!

PAUL. — Mais puisque ça t'était égal!

PIERRE. — Plus maintenant.

PAUL. — Pourquoi plus maintenant? Là, t'embarrasse. Tu serais bien en peine de r répondre! Je n'ai pas pu supporter que ailles mieux à cause de ça; je souffrais tro

PIERRE. — Je te ferai seulement remarqu que quand je suis malheureux, je ne m' prends pas à la vie des autres.

PAUL. — Tu as raison, j'aurais dû suivre t exemple, disparaître, vous laisser le chan libre... C'est ce que vous vouliez tous les deu hein?

PIERRE. — Je ne dis pas ça.

PAUL. — Mais tu le penses! Soyez tra quilles, il n'est pas trop tard.

Il prend le verre.

ANNETTE. — Ah non! ça suffit! *(Elle retire le verre.)* Et moi, qu'est-ce que je viens dans cette histoire?

PAUL. — Oh! toi, tu n'as aucune excus Pierre encore, je le comprends : il ét malheureux, il ne savait plus très bien ce qu faisait, je lui pardonne.

ANNETTE. — C'est le comble!

PIERRE. — C'est vrai ce que dit Paul; to est de votre faute. Vous vous êtes ingéniée embrouiller la situation par désir de plai par coquetterie, vous avez mêlé votre pet vanité féminine à des sentiments élevés q vous ne pouviez pas comprendre, uniqueme pour satisfaire je ne sais quel besoin d'amou propre.

ANNETTE. — Les sentiments élevés, c'étaie les vôtres peut-être?

PIERRE. — Et ceux de Paul.

ANNETTE. — Si j'avais su qu'il était capab de se débarrasser de vous tout seul, je n'aura pas eu besoin de vous jouer cette pet comédie.

PIERRE. — Paul, tu l'entends? Je ne le fais pas dire qu'elle m'a joué la comédie!

PAUL, *à Annette.* — C'est vrai?

ANNETTE. — Parfaitement.

PIERRE. — Joli couple!... La femme vo joue la comédie de l'amour et le mari ce de l'amitié!

ANNETTE. — Et je ne regrette de l'avoir f que parce que je sais maintenant que c'ét superflu.

PAUL. — C'était très mal, mon chéri. Pou quoi as-tu fait ça?... Tu l'aimes?

ANNETTE. — Non.

PAUL. — C'est encore plus laid.

ANNETTE, *pleurant.* — Je le faisais seulement marcher pour qu'il aille mieux.

PIERRE, *à Paul.* — Tu te rends compte!

PAUL, *à Annette.* — Regarde où ça pouvait nous mener; tu as failli briser une amitié de vingt ans.

ANNETTE, *explosant à travers ses larmes.* — Oh! laissez-moi tranquille avec votre amitié de vingt ans! J'ai compris... je sais ce qu'il me reste à faire! Adieu, mon chéri, tu pourras de nouveau boire et courir les filles en compagnie de ton fidèle Pierre. *(Sanglotant:)* Vous m'accorderez peut-être quelquefois une petite pensée, dans les moments de dépression inévitables qui suivront vos orgies! Et tout ça parce que je voulais qu'il s'en aille!

PIERRE. — Tu l'entends? Tu peux la croire. Tiens, pas plus tard que tout à l'heure, juste avant que tu n'arrives, elle me faisait comprendre que je n'avais plus qu'à plier bagages, sans se préoccuper une seconde de savoir si mon départ te serait agréable ou non!

PAUL. — C'est vrai?

PIERRE. — Puisque je te le dis.

PAUL. — Mais pourquoi?

ANNETTE, *avec des hoquets dans la voix.* — Pour rester toute seule avec toi.

PAUL. — Mon trésor! *(Il l'embrasse et lui retire le verre.)* Moi qui croyais que tu ne m'aimais plus!

ANNETTE. — On avait donc été si malheureux? Vilain jaloux!

PIERRE. — Ah non! vous n'allez pas vous mettre à vous bécoter!

ANNETTE. — Tu sais, c'est lui qui a commencé, il m'a fait du chantage.

PAUL. — Raconte-moi tout, mon amour; qu'est-ce qu'il t'a fait? Il t'a beaucoup ennuyée?

PIERRE. — Ce qu'il faut entendre!

ANNETTE. — C'est fini maintenant; il ne faut plus lui en vouloir.

PIERRE. — Trop aimable!

PAUL. — Alors, tu faisais la cour à ma femme?

PIERRE. — Pourquoi me le demandes-tu puisque tu le savais?

PAUL. — J'avais des doutes seulement.

PIERRE. — Eh bien! il ne t'en faut pas beaucoup pour passer aux actes!

PAUL. — Oh! nous n'allons pas revenir là-dessus, c'est du passé. Et puis, n'exagérons rien, je te rendais service par la même occasion.

ANNETTE. — Ce que je trouve merveilleux, c'est que tu n'aies pas pensé une seconde à te débarrasser de moi!

PAUL. — Je ne voulais pas vous perdre tous les deux, ça aurait été trop triste.

ANNETTE. — Mais entre lui et moi, tu n'as pas hésité?

PIERRE. — Vous croyez que les choses se seraient passées aussi facilement? Vous oubliez le remords, la police, les juges!

PAUL. — On ne m'aurait même pas soupçonné, j'avais ta lettre d'adieu.

PIERRE. — Tu me l'as prise?

PAUL. — Naturellement, je ne suis pas fou, j'avais pris mes précautions. Crime parfait, mon vieux, ou, au pis-aller, crime passionnel... C'était l'acquittement!

PIERRE. — Vous voyez comme il est courageux! Il ne prenait même pas de risques!

PAUL. — Tu trouves qu'on n'a pas assez d'ennuis? Tu aurais voulu me voir en prison, en plus?... Evidemment, toi, à ce moment-là, tu t'en serais fichu, tranquille, calme, détendu et me laissant me débrouiller tout seul avec un procès sur les bras. Ce serait trop facile!

ZÉZETTE, *qui vient d'entrer.* — Là, pour une fois je vous approuve, il faut étouffer l'affaire! Pas de procès, à aucun prix! J'en étais sûre, on nage en plein drame. Entre parenthèses, on entre ici comme dans un moulin. J'ai l'impression que j'arrive à temps, moi.

PIERRE. — C'est une impression que vous avez souvent, mais c'est une impression fausse.

ZÉZETTE. — Ah vous! taisez-vous! Vous devriez vous estimer heureux que nous nous refusions à donner à vos actes les proportions qu'ils méritent. Je ne suis pas toujours d'accord avec mon beau-frère, c'est une affaire entendue mais que vous essayiez d'attenter à ses jours, chez lui et avec préméditation, c'est une chose que je ne saurais décemment approuver.

PIERRE. — Qu'est-ce que vous nous chantez là?

ZÉZETTE. — Un air qui doit résonner désagréablement à vos oreilles. *(A Annette:)* Ton coup de téléphone était embrouillé mais, avec un peu de réflexion, j'ai très vite compris où ça nous menait. Il n'y a qu'une chose que je ne sois pas parvenue à tirer au clair : c'est cette histoire de Chinois! Je ne vois pas ce qu'ils viennent faire là-dedans... Il est vrai qu'à l'heure actuelle ces gens-là s'infiltrent partout.

ANNETTE. — Mais, Zézette...

ZÉZETTE. — Laisse-moi parler! D'ailleurs, tu as des torts, toi aussi. Voilà ce que c'est que de jouer avec le feu!... On se sent sûre de soi, on s'imagine que ça ne tirera pas à conséquences... Mais, avec un homme comme celui-là, tu aurais dû te tenir sur tes gardes. Je te l'avais pourtant assez répété que je lui trouvais l'air sournois; tu aurais dû te méfier... Il était logique que Pierre, amoureux de toi comme il l'est, finisse par s'apercevoir qu'il était plus intelligent de se débarrasser de ton mari que de se suicider.

PIERRE. — Qu'est-ce que vous dites?

ZÉZETTE. — Je dis que vous aviez beau jeu avec une fille qui ne voit pas plus loin que le bout de son nez et un garçon dont l'aveuglement confine à la bêtise!

PIERRE. — La bêtise? Parlons-en! Le machiavélisme, vous voulez dire!... Quant à votre sœur... une allumeuse!...

ZÉZETTE. — Ma sœur, une allumeuse!... Je vous interdis...

PIERRE. — Elle était peut-être en veilleuse jusqu'à présent.

ZÉZETTE. — Oh!...

PAUL. — Je te défends!

PIERRE. — Ah! allez-vous me laisser parler à la fin? Tout le monde est de connivence dans cette maison. Tu oublies un peu trop vite qu'il y a un quart d'heure à peine tu tentais de m'assassiner!

PAUL. — Ce que tu peux avoir la rancune tenace! Nous n'allons tout de même pas revenir là-dessus.

PIERRE. — Evidemment, ça t'arrangerait!

PAUL. — Nous n'avons pas besoin de faire étalage de nos petits dissentiments devant un tiers.

ZÉZETTE. — Dites donc... dites donc... vous commencez à m'inquiéter... Si je comprends bien, je n'ai rien compris?

PIERRE et PAUL, *ensemble*. — Rien!

ZÉZETTE. — Alors, expliquez-vous, nom d'un petit bonhomme! Il est pourtant bien question d'assassinat dans votre histoire?

Elle prend un des deux verres qu'elle boira pendant ce qui suit, sans que personne y prête attention.

PIERRE. — Oui, mais la victime n'est pas celui qu'on pense... La victime, c'est moi!

PAUL. — Tu en fais des histoires! Puisque c'est raté et que tout s'arrange, tu ne vas pas te mettre à en faire un plat, non? Tu adores jouer les victimes, voilà la vérité!

PIERRE. — Me l'aura-ton assez fait sentir que c'était à moi de me sacrifier. Oui, chère madame, on n'avait plus la patience d'attendre que je choisisse mon heure; il y a dix minutes à peine, Monsieur passait à l'attaque!

ZÉZETTE. — Et alors?... Il vous a raté?

PIERRE. — Heureusement!

ZÉZETTE. — Ça ne m'étonne pas, c'est un incapable, je l'ai toujours dit! Depuis un quart d'heure, vous faites des drames pour ça! J'aurais dû me douter qu'avec lui rien ne pouvait être sérieux!

ANNETTE. — Ne l'écoute pas, mon chéri, c'est l'intention qui compte.

PAUL. — C'est de ta faute aussi, avec ta manie de vouloir toujours boire dans le verre des autres.

ANNETTE. — Mais je ne pouvais pas savoir, j'avais soif, simplement.

ZÉZETTE. — Qu'est-ce que le fait d'avoir soif a à voir là-dedans?

ANNETTE. — C'est simple : Paul voulait empoisonner Pierre...

ZÉZETTE. — Bravo!

ANNETTE. — Alors il avait préparé un verre. Comme, avec ses idées de suicide, Pierre avait laissé une lettre d'adieu dont Paul s'était emparé, il n'y avait pas de risque.

ZÉZETTE. — C'est vrai, c'est pas bête ça!

PIERRE. — Socrate chez les Borgia!... aucune chance d'en réchapper.

ANNETTE. — Seulement, je n'étais pas au courant et j'ai voulu boire dans le verre de Pierre... Paul a été obligé de m'en empêcher et tout a été découvert. Il a fallu s'expliquer et c'est pendant cette explication que tu es arrivée.

ZÉZETTE — Tout est bien qui finit bien.

ANNETTE. — Il s'en est tout de même fal de peu que l'un de nous n'avale ce verre porto.

ZÉZETTE. — De porto... Il voulait l'empo sonner dans du porto?

ANNETTE. — Ça ne fait rien puisque pe sonne n'a bu. *(Zézette tombe évanouie da le fauteuil.)* Qu'est-ce qu'elle a?

PAUL. — Eh bien! Zézette, qu'est-ce qui vo arrive?

PIERRE. — On dirait qu'elle s'évanouit...

ANNETTE. — Elle a réalisé tout d'un cou que j'avais faillit mourir; c'est l'émotion!

Elle s'empresse auprès de sa sœur q Pierre, de son côté, gifle avec un ce tain plaisir.

PAUL, *s'emparant machinalement du derni verre de porto.* — Tenez... buvez, ça vo remettra. *(Il fait boire Zézette.)* Ça va mieux Elle revient à elle.

ZÉZETTE, *ouvrant les yeux.* — Du porto...

PAUL. — Mais oui, c'est du porto, du b porto.

ANNETTE, *affolée.* — Paul, tu es fou! Qu'est- que tu lui as donné à boire?

PAUL. — Nom d'un chien!

Zézette s'évanouit de nouveau.

ANNETTE, *éclatant en sanglots.* — Elle morte. C'est elle qui paye pour tout le monde Vous êtes tous des criminels!

PIERRE. — Ne nous affolons pas, elle revie à elle... Après tout, il n'y avait qu'un ver d'empoisonné.

PAUL. — C'est vrai.

PIERRE. — Elle a une chance sur deux.

ZÉZETTE. — Assassins! vous m'avez lais boire...

PAUL. — Tout espoir n'est pas perdu, vo n'avez pas absorbé le contenu du bon verre enfin, je veux dire du mauvais; ça a l'a d'aller très bien... Je voulais seulement vo ranimer; heureusement, je vous ai fait boi le verre inoffensif... c'est l'autre qui est da gereux.

ZÉZETTE. — L'autre...

Elle s'évanouit.

ANNETTE. — Mais oui, l'autre... Oh! m Dieu! il est vide!... elle n'a tout de même p bu les deux?

PIERRE. — Mais si, je me souviens main nant, elle l'avait à la main pendant la discu sion. Sur le moment, je n'y ai pas pré attention.

ANNETTE. — C'est fini! plus d'espoir!... suis seule au monde!

PAUL. — Et moi?

ANNETTE. — Toi, tu seras condamné!

ZÉZETTE, *revenant une nouvelle fois à el à Paul.* — Vous l'avez fait exprès, vampire Il vous fallait une victime à tout prix!

PAUL. — Mais non... mais non... tout même pas!

Il regarde sa montre.

ZÉZETTE. — Qu'est-ce que vous faites ncore?

PAUL. — Je compte... On m'avait dit : trois inutes maximum... le danger s'éloigne.

ANNETTE, *à Zézette.* — Tu te sens mieux?

PAUL. — Cinq minutes... je commence à être assuré.

ZÉZETTE. — Rassuré ou inquiet?

ANNETTE. — Oh!

ZÉZETTE. — Fratricide!

PAUL. — Vous pourriez tout aussi bien vous n prendre à Pierre. S'il avait bu, rien ne vous erait arrivé, c'est lui le responsable après out.

PIERRE. — Tout est toujours de ma faute ici. Ce n'est tout de même pas de ma faute si ta elle-sœur boit en suisse.

ANNETTE. — Ça va mieux?

ZÉZETTE. — J'ai la tête qui tourne.

PIERRE. — Après deux verres de porto...

ZÉZETTE. — Silence, vous!

PAUL. — Vous voulez du lait? Il paraît que 'est très bon dans ce cas-là.

ZÉZETTE. — Ah non! je vous en prie... restez ranquille, vous et vos boissons.

PIERRE. — Qu'est-ce que vous ressentez au uste?

ZÉZETTE. — J'ai faim.

PIERRE. — Rien d'étonnant après deux erres de...

ZÉZETTE. — Assez!

PIERRE. — Bon.

ZÉZETTE, *à son beau-frère brusquement.* — mbécile!

PAUL. — Pour une fois je vous permets de ne traiter de tous les noms, si ça peut vous oulager. Je me sens dans mon tort, bien que e ne sois coupable que de négligence.

ZÉZETTE. — Imbécile! vous vous êtes fait ouler une fois de plus. Vous aurez dû acheter ça n'importe où!

PAUL. — Vous n'avez pas le droit de me parler de cette façon, j'étais sincère.

ANNETTE. — Ne te tracasse pas, mon chéri, e suis heureuse que tu aies eu le geste, mais 'aime autant qu'il ait raté.

PIERRE. — C'est bien la première chose imable que j'entende depuis longtemps.

ZÉZETTE. — Et comment vous l'étiez-vous procurée, cette drogue?

PAUL. — Chez le pharmacien.

ZÉZETTE. — Celui d'en bas? C'est un escroc! Encore de l'argent fichu par les fenêtres!

ANNETTE. — Ça m'ennuie de vous voir fâchés, tu devrais lui pardonner.

PAUL. — Je le ferais volontiers.

PIERRE. — De mieux en mieux! C'est à moi qu'on pardonne! Ça va, je ne discute plus, 'aurai toujours tort dans cette famille. Qu'est-ce que je vais devenir? Vous avez fini par y arriver avec toutes vos histoires, vous êtes parvenus à me dégoûter du suicide.

ANNETTE. — Peu importent les moyens, c'est e résultat qui compte.

PIERRE. — C'est gai!... Je vais m'ennuyer maintenant.

ANNETTE. — Vous viendrez dîner à la mai-on.

PAUL. — Deux fois par semaine... Trois si tu veux.

ZÉZETTE. — Et vous ferez bien de m'inviter chaque fois en même temps que lui. Quand je ne suis pas là, tout va de travers! *(Pierre se laisse tomber sur une chaise.)* Qu'est-ce que vous avez encore, vous?

PIERRE. — Je ne me sens pas très bien, j'ai la tête qui tourne.

ZÉZETTE. — Vous n'avez pourtant rien bu?

PIERRE. — Non, mais j'aurais pu boire! Je viens seulement de le réaliser.

ZÉZETTE, *s'approchant de lui.* — C'est vrai qu'il n'a pas l'air bien.

PIERRE. — Ah! ne m'approchez pas, vous!

ZÉZETTE. — Mon petit bonhomme, si vous êtes malade, je suis parfaitement qualifiée pour vous soigner. J'ai été infirmière pendant la guerre.

PIERRE. — En 14?

ZÉZETTE. — En 40, mal élevé! En 14, j'étais sur les fonts!

PAUL. — Les fonts?

ANNETTE. — Baptismaux.

PIERRE. — Je ne vois pas le rapport.

ZÉZETTE. — Il n'y en a pas.

PIERRE. — Ah bon!

ZÉZETTE, *lui prenant le pouls.* — Vous m'avez tout l'air d'avoir de la fièvre.

PIERRE. — Vous croyez?

ZÉZETTE. — Vous allez me faire le plaisir d'aller prendre votre température, et tout de suite! Prenez ce thermomètre; je l'ai toujours dans mon sac en cas d'imprévu. Et ayez-en bien soin, c'est un souvenir, il a fait la guerre.

PIERRE. — Lui aussi?

ZÉZETTE. — Oui, mais en 14, avec mon père.

PAUL. — C'est un souvenir de famille! Sois un peu à la conversation!

ZÉZETTE. — Et pressons! La maladie n'attend pas, elle!

PIERRE. — J'y vais! Elle me battrait, vous savez!

Il sort.

ZÉZETTE. — Il fait, au moins, 39°5.

PAUL. — Vous croyez?

ZÉZETTE. — J'en suis sûre.

PAUL. — Vous connaissez votre métier.

ZÉZETTE. — Je connais mon thermomètre! Ce garçon couve une maladie grave; il va falloir le soigner.

Elle se frotte les mains avec satisfaction.

PAUL. — Cette perspective a l'air de vous réjouir.

ZÉZETTE. — Je ne me réjouis qu'à l'idée de faire mon devoir. Mon prochain a besoin d'aide, je l'aide!

PAUL. — Allons bon!

ANNETTE, *inquiète.* — Ce sera long?

ZÉZETTE. — Sans doute, mais ne vous inquiétez de rien; j'en fais mon affaire.

PAUL, *inquiet lui aussi.* — Vous ne voulez tout de même pas dire que s'il tombe malade vous allez le soigner ici?

ZÉZETTE. — Vous ne voudriez pas le laisser sortir avec 39°5.

PAUL, *peu convaincu.* — Non, bien sûr... Ce n'est peut-être qu'un malaise passager?

ZÉZETTE. — Peut-être...

PIERRE, *reparaissant.* — 39°7.

ZÉZETTE. — Vous voyez! mes prévisions étaient optimistes.

PAUL. — Le souvenir de famille s'est surpassé.

ANNETTE, *s'approchant de Pierre.* — Je me fais peut-être des idées, mais je lui trouve tout d'un coup une drôle de couleur.

ZÉZETTE. — C'est vrai. Faites voir le blanc de votre œil?... Il est jaune : ictère!

PAUL. — Ictère?

ZÉZETTE. — Jaunisse, si vous préférez.

PIERRE. — Jaunisse? Moi?

ZÉZETTE. — Avec vos histoires de Chinois, ça devait arriver!

PIERRE. — Vous me faites peur! Ça n'est pas grave, au moins?

ZÉZETTE. — Ça peut aller chercher quarante jours de lit.

ANNETTE. — Quarante jours?

PIERRE. — Mais... on n'en meurt pas tout de même?

ZÉZETTE. — Ne craignez rien, je serai à vos côtés.

PIERRE. — C'est que je n'ai pas envie de mourir de maladie, moi!

PAUL. — Ce que tu peux être maniaque!

ZÉZETTE. — Régime lacté. Paul, allez me chercher le lait dont vous parliez tout à l'heure.

PIERRE. — Ah non! pas Paul!

ZÉZETTE. — Pourquoi?

PIERRE. — Je me méfie des boissons dont il s'occupe.

PAUL. — Tu cherches à me vexer, c'est mesquin de ta part!

ZÉZETTE, *à Pierre.* — N'ayez aucune crainte, je surveille tout. Allez! au lit tout de suite.

ANNETTE. — Quel lit?

ZÉZETTE. — Quoi? Quel lit? Pierre a bien un lit ici, non?

ANNETTE. — Oui, le nôtre. Où allons-nous coucher, nous, pendant quarante jours?

ZÉZETTE. — Nous nous occuperons de ç après. Pour le moment, le malade d'abord.

PIERRE. — Oui. Le malade d'abord!

ZÉZETTE. — Allez vous coucher. Je vou apporterai votre lait au lit.

PIERRE. — Je n'aime pas le lait.

ZÉZETTE. — On ne vous demande pas votr avis.

PIERRE. — Ça va être comme ça pendar quarante jours?

PAUL. — Tu ne seras pas le plus à plaindr tu pourras dormir.

ZÉZETTE. — Allez, ouste! à l'infirmerie!

PIERRE. — La vie de caserne.

ZÉZETTE. — Suffit! *(A Paul et Annette:)* I j'aimerais bien ne pas vous avoir continuell ment dans les jambes pendant que je circule.

PAUL. — S'il y avait de la musique...

ZÉZETTE. — Militaire?

PAUL. — Non. Pourquoi?

ZÉZETTE. — C'est la seule que je support Elle me rappelle des souvenirs.

PIERRE. — Encore!...

PAUL. — Vous n'allez pas nous raconter v campagnes?

ZÉZETTE. — Peut-être... Si vous êtes sage

PAUL. — Merci de prévenir, on va êtr insupportables.

PIERRE. — Je me sens tout petit, je voudra mon lait!

ZÉZETTE. — Dites donc, vous, « le Pér jaune », pas encore couché?

ANNETTE. — Et nous?

ZÉZETTE. — Quoi, vous?

ANNETTE. — Où allons-nous dormir?

ZÉZETTE. — Où vous voudrez : chez moi chez lui...

PIERRE. — Tiens! c'est une idée; on sera peut-être tranquilles.

ANNETTE. — Ce serait merveilleux, mo chéri! Tous les deux tout seuls chez lui!

PIERRE. — Ah non! pas chez moi! Pendan quarante jours? Il ne faudrait pas abuser to de même!

RIDEAU

Paul
Pierre

Annette

Pierre Zézette

6 ANNETTE. — *Tu jubilais intérieurement.* (ACTE II.)

7 ZÉZETTE. — *Qu'est-ce que vous faites ici, vous?* (ACTE II.)

8 PIERRE. — *Ce que j'aimerais, c'est vous raconter un peu ma vie... une dernière fois.* (ACTE II.)

9 ANNETTE. — *Je n'ai pas été trop longue?* (ACTE III.)

10 ANNETTE. — *C'est fini! Plus d'espoir!... Je suis seule au monde!* (ACTE IV.)

(*Photographies* France-Illustration, *Roger Boulet.*)

Paul Pierre Annette

Annette

Pierre

Pierre

Paul

Zézette

Annette

" L'AMI DE LA FAMILLE "

DEVANT LA CRITIQUE

CE fut la soirée des débuts. Et cela seul devrait suffire à la rendre sympathique.

L'Ami de la famille est la première pièce de M. Jacques Sommet. Grâce à elle, M. Bernard Blier inaugure une carrière de metteur en scène. Et elle est interprétée par deux garçons venus du cabaret, Jean Poiret et Michel Serrault, qui paraissent là pour la première fois dans une œuvre dramatique.

Autant d'arguments pour solliciter l'indulgence, s'il en était besoin. Mais, justement, cela se révèle tout à fait superflu.

L'Ami de la famille est une comédie de boulevard. L'auteur n'en fait point mystère et n'en rougit pas. Elle prend pour thème de départ une idée fort amusante et point banale. Pierre fait irruption chez ses amis Paul et Annette, un jeune et charmant ménage qui se réjouit de son arrivée. Mais Pierre est en proie à un chagrin d'amour si violent qu'il a fait le projet de se suicider. Dans le verre de porto qu'on lui offre, il glisse du poison.

— Mais vous pleurez, Pierre!

Il s'est trahi. On arrête son geste fatal et on entreprend de le réconforter.

— Cela n'est pas suffisant, gémit le rescapé. En me sauvant vous assumez une grosse responsabilité, c'est tout comme si vous deveniez mes parents. Vous devez donc me rendre à la vie, à l'espoir.

Touchés par ce raisonnement, Paul et Annette comprennent leur devoir. Pierre restera donc sous leur toit aussi longtemps que le nécessitera sa complète guérison!

Cette solution enchante Pierre qui a un petit fond d'écornifleur. Il s'installe, s'étale, prend ses aises et ne tarde pas à régner en dictateur. Jusqu'au jour où, renversant la situation, c'est Paul qui tente d'empoisonner cet hôte abusif afin de s'en débarrasser.

L'argument est léger, presque diaphane, et il arrive que M. Jacques Sommet étire quelque peu la trame. Au troisième acte par exemple. Mais la comédie s'écoute avec un plaisir constant. Par endroits, elle ne manque même pas de finesse et le ton du dialogue est d'un humour agressif que j'ai trouvé très savoureux. Il est des scènes qui pourraient fort bien être signées par M. André Roussin. Et si le succès est logique, il devra montrer avec *l'Ami de la famille* une générosité égale à celle qu'il manifesta à l'endroit du *Don d'Adèle* ou de *Ami-ami*.

Max FAVALELLI,
dans *Paris-Presse*.

LE thème de cette pièce est celui de l'hôte incommode. On devra remonter très haut si l'on veut un jour en faire l'historique. Peut-être jusqu'à *Alceste*, où le bon Hercule s'enivre et s'empiffre à grand tapage à l'heure des funérailles de l'épouse héroïque. On traversera d'un pas vif la fable de la Lice et sa compagne : « *Laissez-leur prendre un pied chez vous...* » On descendra jusqu'à cette pièce récemment traduite, où un illustre speaker de la radio américaine, qui s'installe dans une maison, la jambe cassée, et s'y démène en tyran... C'est aussi le thème du « terreneuve » qui devient le souffre-douleur de celui qu'il a sauvé. En somme, un thème amusant, renouvelable à l'infini, et qui atteint au vif les spectateurs. Car il en est peu qui n'aient connu, peu ou prou, des indiscrets, des incrustés.

Robert KEMP,
dans *le Monde*.

JE ne voudrais pas paraître crier au chef-d'œuvre, ce serait sans aucun doute hors de proportion avec la pièce malgré tout assez mince que nous avons vue ces jours-ci à la Comédie Caumartin. Mais je suis à peu près sûr de ne pas me tromper en affirmant que *l'Ami de la famille* constitue un début remarquable et annonce un véritable auteur dramatique. Ce qui me frappe dans la pièce de M. Jacques Sommet, ce n'est pas seulement le thème qui n'est pas dépourvu d'originalité, mais la qualité du dialogue, et chose plus rare encore, la fermeté de la construction.

Gabriel MARCEL,
dans *les Nouvelles Littéraires*.

LES approches des fêtes de Pâques — qui sont le vrai seuil du printemps — nous ont valu quelques floraisons de noms nouveaux au parterre de nos affiches parisiennes.

Parmi ces jeunes auteurs qui s'essaient pour la première fois au théâtre, les ambitions sont inégales — et il faudrait pouvoir juger avec des mesures différentes des mérites ou des faiblesses de chacun, selon le recul du champ de tir et la hauteur des cibles.

Le meilleur du peloton me parut être Jacques Sommet — un comédien qui s'est avisé d'offrir des rôles à quelques-uns de ses camarades et qui nous a donné trois actes à quatre personnes, vivement menés, dialogués avec aisance — et parfois même avec bonheur. A travers les artifices de l'intrigue, l'indétermination du milieu, l'on distinguait l'esquisse d'un caractère, et l'on notait des réplique qui dépassaient le simple jeu du volant des échanges de surface. Cet *Ami de la famille*, égoïste et parasite, se rattache à la tradition d'un type, comme certaines résonances du dialogue évoquent tout un registre de notre répertoire comique, de Labiche à Tristan Bernard et à Courteline.

La Comédie Caumartin accueille cette première pièce, à laquelle Bernard Blier apporte la caution de sa première mise en scène, dans un décor plaisamment lumineux de François Ganeau. Brillante équipe d'interprètes : Jean Poiret, Simone Paris, Suzet Maïs, avec en chef de file un acteur venu du tour de chant, Michel Serrault, qui nous montre à nouveau quelle école le cabaret peut être pour un artiste original et doué. L'auteur lui doit beaucoup, mais a su mériter sa chance. Jacques Sommet nous donnera-t-il demain ses *Œufs de l'Autruche* — ou glissera-t-il vers la facilité? Le succès peut aussi bien relâcher son exigence. A la croisée des chemins, c'est à lui de décider de notre estime ou de notre détachement à venir.

Jean NEPVEU-DEGAS,
dans *l'Observateur*.

Comité de Direction } Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Fondateur : Georges OUDARD

Ets BUSSON, impr., PARIS — Printed in France — Dépôt légal : 1er trim. 1955, n° 80 P.